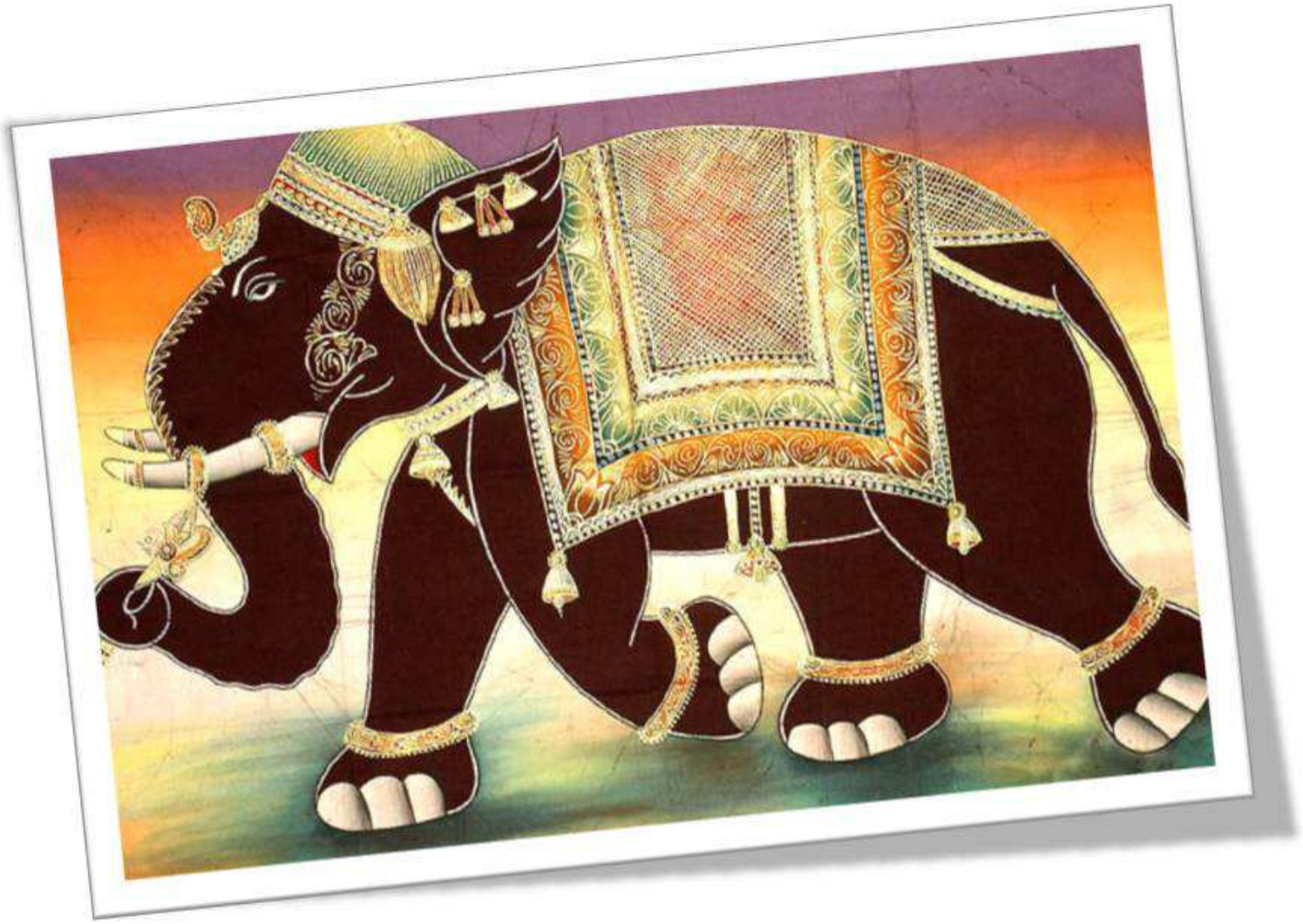
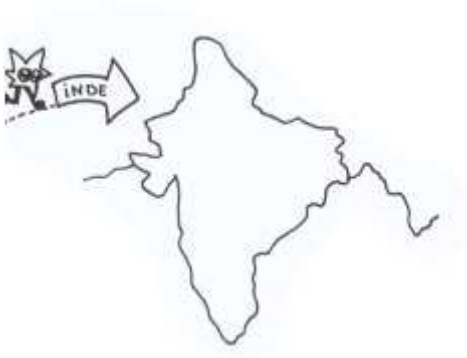
PONTOnews

Le journal des Pontonniens



NUMERO 24 - JUIN 09

Condamnées avant de vivre
Tous ensemble pour embrasser les arbres !
OGM : cause de suicide
Siddharta : eine indische dichtung
OTAN : Mode d'emploi p. 8
Sur le front anti-OTAN (Pas vu à la télé)
Photo événement !
HUMANI-TERRE
Tokyo Sonata
Slumdog Millionaire



Vie du Lycée

Le journal qui gomme les discriminations p. 23

Les coulisses des DNA p.24

La défenseure des enfants à l'écoute des jeunes alsaciens p. 24

Impressions de Berlin p. 25

Opinion

Benoît XVI, pas très catholique p. 26

Dossier spécial Inde

Condamnées avant de vivre p.4

Tous ensemble pour embrasser les arbres ! p.5

OGM : cause de suicide p.6

Siddharta : eine indische dichtung p.7

Créations p. 27

A ton tour ! p. 35

Evénements

OTAN : Mode d'emploi p. 8

Sur le front anti-OTAN (Pas vu à la télé) p.9

Photo événement ! P. 11

HUMANI-TERRE P. 12

Culture et Loisirs

Tokyo Sonata p. 14

Slumdog Millionaire le rêve indien d'un garçon des bidonvilles p.15

Je l'aimais p. 16

Bob Dylan : I was there ! p.17

TÊTE À TÊTE AVEC LES FATALS PICARDS p. 19

MARIVAUX au TNS : le passage du coeur à la pensée et de la pensée aux mots p.21

Pontonews

Adieux p. 32

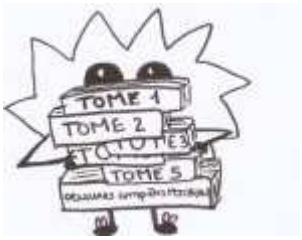
Bye bye bye ! p. 33

SOS ! p. 34

EDITO

Fête du Lycée, Festival de Cannes, Baccalauréat, Discours du Pape à Yad Vashem (même s'il n'en sera pas question dans ce numéro)... Mais oui, les amis, il se passe des choses dans le monde, dans le lycée; ça a pas l'air, mais en fait si... Toujours, tout le temps, partout, dans tous les petits coins et recoins de l'univers. Une cascade imposante d'événements et d'avatars de tout acabit ne se lasse jamais de tomber, continuellement. Un tsunami d'informations de toutes sortes ne finit jamais de nous submerger. Nous essayons pourtant de, comment dire, de nous débrouiller, de grappiller un peu par-ci par là ce qu'il semble possible de retenir, d'activer le plus possible nos yeux et nos oreilles pour capter, enregistrer, mettre sur papiers le plus de choses machins trucs bidules possibles.
Nous continuons également notre escale géographique. Après le Japon, changement de cap: l'Inde. L'Inde, l'Inde dans toutes ses facettes, l'Inde sous toutes colorations multiples et diverses, l'Inde et le Kwarshiakor, l'Inde et les castes, l'Inde et le Taj Mahal, l'Inde et le curry, l'Inde et Salman Rushdie, l'Inde et les souriants acteurs maquillés au possible, dansant de façon très ostentatoire dans des costumes violet et rose bonbon, et entretenant des histoires d'amour cul cul la praline, dans les films kitsch à souhait de Bollywood.

Oui, il faut bien se rendre compte de l'évidence: nous sommes là, une nouvelle fois, fidèles au poste.
Nous voilà une nouvelle fois, à amasser les brèves et les articles, les éloges caressants et les blâmes virulents, les délires oniriques et les comptes-rendus arides, les fantaisies humoristiques et les opinions sans concession, les critiques pointues et les créations débridées...
Mais oui, nous revoilà



Nous n'avons pas changé la forme
Nous n'avons pas changé la texture
Nous n'avons pas changé la typographie
Nous n'avons pas changé la structure
Nous n'avons pas changé le style d'écriture
Nous n'avons pas changé l'esprit
Nous n'avons pas changé la conception initiale
Nous n'avons pas changé les Ponpons
Nous n'avons pas changé de rédacteurs et Eline Roane de Mathuisieulx s'appelle toujours Eline Roane de Mathuisieulx,
Nous n'avons pas changé d'horaire
Nous n'avons pas changé de lycée
Nous n'avons pas changé de titre
C'est nous, c'est bien nous!
Reconnaissez-nous, prenez-nous, piétinez-vous, battez-vous, criez, jubilez, exultez, hurlez, vociférez, bramez, aboyez, miaulez, ronronnez, sifflez, chantez, dansez, faites des culbutez, riez, souriez, touchez-nous, enveloppez-nous, pliez-nous, critiquez-nous, caressez-nous, embrassez-nous, déchirez-nous, tuez-nous, ressuscitez-nous, complimentez-nous, admirez-nous, titillez-nous, détestez-nous, aimez-nous, enquiquinez-nous, plaisantez-nous, et surtout, lisez-nous!

- Qui ça, nous?
- Mais nous, le PONTONEWS!
- Mais pourquoi Pontonews finalement?
- Bah, je sais pas, voilà, y a le pont quoi, et puis Pontonniers, et devant les Pontonniers y a plein de ponts qui dégoulinent de partout, qui envahissent l'espace tu vois... C'est un peu à l'effigie du lycée quoi. Et puis "news" quoi, c'est les nouvelles en anglais quoi, et puis comme on fait un peu semblant quand même de savoir parler d'autres langues, tu vois... Lycée International, quand même.
- Je vois.
- Mais lis-nous en tout cas!
- Ouais, je vais voir, je vais feuilleter comme ça un peu, dans le tram, dans le bus, suivant le cours capricieux de ma fantaisie effrénée...

Matthias Turcaud, 1ère L2

Dossier special Inde

Condamnées avant de vivre

En Asie, la vie d'une fille n'a pas le même prix que celle d'un garçon.

La politique de l'enfant unique interdit, en Chine, d'avoir plus d'un enfant par couple. Certains sont donc prêts à tout pour que leur descendance soit masculine. Si, après les échographies, les mères n'avortent pas (illégalement : le sexe d'un bébé n'étant pas une raison valable pour justifier une interruption de grossesse), leur future enfant sera parfois abandonnée, maltraitée, ou même tuée.

La situation est bien plus terrible encore en Inde, où il ne fait pas bon être du sexe féminin.
D'abord parce que les parents savent que, le jour du mariage de leur fille, ils devront payer à la belle famille une dot d'un montant très élevé, et que leur nom ne sera pas transmis à leurs petits-enfants.
Ensuite, comme il n'existe aucun système de retraite pour assurer les vieux jours des Indiens, la tradition veut que le garçon s'occupe de ses parents.

INDE

Encore des milliers de petites filles tuées

Les dernières statistiques officielles révèlent que l'Inde compte une proportion de 933 femmes pour 1 000 hommes. Ce chiffre est anormalement bas. Il indique que de nombreux Indiens continuent de tuer les bébés de sexe féminin à la naissance. *« Ces parents considèrent encore qu'envoyer une fille à l'école, la nourrir ou lui fournir des soins médicaux sont une dépense inutile »*, explique une institutrice de New Delhi.

Enfin, La religion hindouiste veut que, à la mort de ses parents, ce soit lui qui embrase leur bûcher funéraire. Beaucoup de croyants sont convaincus que si ce rituel n'est pas respecté, leur âme, jamais en paix, errera éternellement sans trouver le repos.

L'équilibre des sexes est bouleversé. Mais là-bas, une lente prise de conscience commence à se faire. En effet, les hommes en âge de prendre femme ont de plus en plus de mal à en trouver une. On ne peut qu'espérer que, une fois parents, ces jeunes gens prendront soin de leur enfant, que ce soit un garçon ou une fille.

Eline Roane de Mathuisieulx, 2nde2

Source : Le Monde du 09.03.07
"Encore des milliers de petites filles tuées", L'Actu Jeudi 3 Octobre 2002

DOSSIER INDE

Tous ensemble pour embrasser les arbres !

« Parmi tous les types de dégradations environnementales que connaît l'Inde aujourd'hui, la déforestation est certainement un des plus douloureux »

La forêt a toujours été une partie fondamentale de la culture indienne : depuis longtemps, elle constitue la ressource essentielle des populations rurales et tribales (près de 75% des indiens) qui ont formé avec elle des liens réels. La forêt indienne abrite non seulement une biodiversité unique mais aussi une part importante des croyances indiennes : c'est elle qui à véhiculé la magie présente dans l'imaginaire et la culture du pays.

Les statistiques du « Forest Department » évaluent que 23% du sol Indien est couvert de forêt. Cependant, des enquêtes par satellites conduisent à penser que les forêts ne couvriraient actuellement plus que 12% du territoire Indien. Selon les estimations de la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture), la déforestation a fait disparaître 155000 hectares de forêts indiennes au début des années 1980. Les chiffres actuels sont multipliés par dix : l'Inde subirait une perte annuelle de un million et demi hectares de forêts. Elle se place ainsi au deuxième rang mondial pour la vitesse de déforestation. Aussi, une étude a révélé que dans la période entre 1960 et 1980, la distance moyenne parcourue par les habitants (essentiellement des femmes) pour leur collecte de bois et fourrage dans les forêts les plus proches est passée de 1,7 à 7 kilomètres ! Alors, imaginez l'augmentation de cette distance à aujourd'hui…

Les raisons de cette déforestation sont diverses : l'agriculture, le commerce du bois, l'exploitation minière, l'industrialisation, les feux de forêt, la construction de barrages, de routes, ou de nouvelles zones urbaines etc. Celles-ci ont des conséquences considérables sur les populations rurales et tribales qui ont appris à vivre avec la forêt et donc en dépendent. Ainsi, il ne faut pas s'imaginer que ces populations laissent disparaître leurs forêts sans agir : un mouvement rural non-violent né dans l'Himalaya en 1973, nommé le *Chipko andolan*, s'est développé. *Chipko andolan* signifie « mouvement populaire » *(andolan)* où les arbres sont « étreints » *(chipko*) en hindi et alimente aujourd'hui plusieurs discours écologiques. En effet, le principe de ce mouvement est de s'enchaîner aux arbres qui risquent d'être abattus et de les embrasser. Le plus souvent, c'est les femmes qui agissent pour sauver leur forêt, allant parfois contre l'avis des hommes de leurs villages qui préfèrent les vendre pour de l'argent. Les femmes sont en quelque sorte les gardiennes de la nature en Inde : elles tentent de préserver le lien traditionnel et vital entre les Indiens et leurs forêts, source d'eau, de bois (pour la cuisine, le chauffage, les logements etc.) et de fourrage (pour les élevages). Les intellectuels se sont bien vite joints au mouvement, ce qui a permis une prise de conscience des effets dévastateurs que provoque une déforestation si intensive : l'érosion des sols, les glissements de terrain, les inondations, la disparition d'espèces animales et d'une biodiversité unique, la diminution de la fertilité des sols, et encore la dérégulation du climat !

Heureusement, des programmes de reboisement ont été mis en place depuis la fin des années 1970, mais suffiront-ils pour sauver les forêts indiennes ? La Fédération nationale tente de reboiser les terres marginales et non-cultivées avec l'aide de plusieurs organisations gouvernementales et ONGs. Ce projet de reboisement dans les états Indiens de Gujerat, sur la côte ouest, de l'Andra Pradesh et du Karnataka, dans le sud du pays est financé par l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Son but est d'aider les villageois à régénérer les terres en plantant des arbres, et de créer des coopératives d'arboriculteurs à l'intérieur des villages, avec la participation essentielle des femmes indiennes. Ces coopératives sont aussi un vrai avantage pour les Indiens : elles permettent à des régions pauvres qui ne produisent plus que très peu d'emplois de reprendre leur développement, surtout au niveau économique. En plus, grâce au reboisement, les besoins en bois et fourrage des populations rurales sont de plus en plus facilement satisfaites. Jusqu'à maintenant, près de 300 coopératives d'arboriculteurs ont été créées. Le projet devrait permettre d'établir 300 coopératives comptant 35 000 membres et de planter 13 millions d'arbres : il représente un véritable espoir pour les Indiens et leurs forêts.

Camilla Zerr, 2nde2

Pages perso-orange : L'état de l'environnement en Inde [en ligne] [Crée en 2005] Disponible : http://pagesperso-orange.fr/alainjoly1/ecologie12.htm

DOSSIER INDE

OGM : Cause de suicide

En Inde, des milliers de paysans se suicident car leurs récoltes n'ont pas été bonnes deux années de suite alors qu'on leur avait promis qu'avec les semences OGM, tous leurs problèmes seraient réglés. Les paysans, achetant ce produit miracle ont dû s'endetter faramineusement. Ne pouvant rembourser les dettes, ils se suicident par désespoir.

Il est vrai que la différence de prix est extrême : 15 euros pour 100 grammes de semences OGM, par rapport à moins de 15 euros pour 100 kilos fois de semences traditionnelles.

Les OGM ne sont donc pas forcément une arme contre la faim dans le monde…

A voir absolument !

Robin, Marie-Monique. *Le Monde selon Monsanto*. [DVD]. ARTE, 2007. 109 min.

Clara Burgard, TS4

- *INTERNATIONALNEWS*. Over-blog.com , 2009. [consulté le 18 mai 2009] Disponible sur : http://internationalnews.over-blog.com/

- Berdot, Christian. Le génocide OGM. In : *Les Amis de la Terre*. Globenet, 2009. [consulté le 18 mai 2009] Disponible sur : http://www.amisdelaterre.org/Le-genocide-OGM.html

SIDDHARTA - EINE INDISCHE DICHTUNG

Die interessantesten Bücher sind wahrscheinlich diejenigen die den Leser voll mit Fragen durchdringen, meilenweit entfernt von allen zu voreiligen Wahrnehmungen, Klischees oder festentstandenen Vorurteilen. "*Das gute Buch ist dasjenige, dessen Hälfte der Leser schreibt*" behauptet so Voltaire.

***Siddharta- Eine Indische Dichtung* von Hermann Hesse entspricht voll und ganz dieser Definition. Es lädt den Leser zu einer immer erneuten Lektüre, zu einem unendlichen Nachdenken ein. Es kann auch nicht auf eine einzige und klardefinierte Interpretation reduziert werden, kann immer wieder neu gelesen, neu interpretiert, neu verstanden werden - es hängt vom Alter, von der Kultur, von den Vorstellungen, von den Lebensmodellen (und vielen anderen Faktoren) des Lesers ab.**

***Siddharta* vertritt auch keine feste Behauptung, es handelt sich nicht um einen einseitigen Diskurs. Der Roman von Hesse stellt eigentlich eine unendliche Suche dar. Es ist die Suche, die der Held des Buches, Siddharta, unternimmt, und die ihn dazu bringt, das Haus seiner Eltern zu verlassen. Es ist die Suche nach Glück, nach Liebe, nach Vollkommenheit, nach Weisheit, nach Freundschaft, die Suche nach Sich selbst und die Suche nach dem Anderen. Das ist auch das faszinierende am Leben, das Siddharta führt (" '*Immer habe ich nach Erkenntnis gedürstet, immer bin ich voll von Fragen gewesen.*' "sagt Siddharta).**

Siddharta ist immer durch eine unaufhaltsame Durst nach Erkenntnis geleitet, ändert sich tagtächlich, und damit auch seinen Lebensinhalt. Erst Schüler des Gautamas, mit dem er ein asketisches Leben führt, zieht es ihm danach zu ein weltlicheres Leben. Kamala, eine Kurtisanen, weiht ihn da in den sinnlichen Freuden des Lebens ein, und der reiche Kaufmann Kamaswami verhilft ihm zu Geld und Macht. Aber nach einigen Jahren geniesst Siddharta dieses wolhabende und wollüstige Leben gar nicht mehr. Er fühlt sich leer und lebensmüde. Nachdem er Kamala verlassen hat, sucht er Ruhe bei einem Fährmann, namens Vasudeva. Er lernt von den Stimmen des Flusses das Geheimnis der ewigen Wandels zu begreifen, und erkennt die Einheit, die aus der Vielfalt erwächst. Dank der einfühlsamen Beobachtung des Flusses und der geduldigen Überlegung über den Sinn, den er vielleicht seinem Leben verleihen könnte, schafft es Siddharta schliesslich, sowie Buddha, die Vollendung zu erlangen ("*Und alles zusammen, alle Stimmen, alle Ziele, alles Sehnen, alles Leiden, alle Lust, alles Gut und Böse, alles zusammen war die Welt. Alles zusammen war der Fluss des Geschehens, war die Musik des Lebens.")*

Hermann Hesse beherrscht die Kunst seinen Leser in den Bann zu schlagen und süchtig werden zu lassen, dieser kann gar nicht anders, als immer wieder in dieses Buch hineinzuschauen, manchmal einen Satz auswendig zu lernen, zu lesen, zu lieben. Er beherrscht auch die Fähigkeit, seinem Leser den Eindruck zu geben, die Zeit wäre stehen geblieben: schliesslich die Kunst Geschichten zu erzählen, in der Weise, dass sie immer wieder und für immer den Geist, die Seele und das Herz des Lesers sehr tief prägen ("*Sie zog ihn mit den Augen zu sich, er beugte sein Gesicht auf ihres und legte seinen Mund auf den Mund, der wie eine frisch aufgebrochene Feige war.")*

Also ist *Siddharta* vor allem eine Reise. Eine geographische Reise - innerhalb Indien. Eine kulturelle Reise. Eine philosophische Reise. Eine literarische Reise. Eine Reise ins Land der Wörter, ins Land der Buchstaben und der Geschichten, ein Land in dem man nie genug reisen kann.

Matthias Turcaud, 1èreL2

OTAN : MODE D'EMPLOI

Comme vous le savez tous, les 3 et 4 avril 2009, notre chère ville a accueilli 28 chefs d'Etats dans le cadre du 60e anniversaire de l'OTAN. Beaucoup se rappelleront ce moment pour y avoir vu Obama en chair et en os. Certains auront plutôt profité de ce week-end prolongé pour faire leurs devoirs et la fête. D'autres encore pour s'évader de la forteresse qu'était devenue Strasbourg.

L'OTAN, en fait, c'est quoi ?

L'OTAN (Organisation du traité de l'Atlantique du Nord) a vu le jour le 4 avril 1949, au début de la Guerre Froide. L'ONU ne parvenant pas à agir pour la paix à cause des multiples vetos posés par l'Union Soviétique, les signataires du Traité de Bruxelles (la Belgique, la France, le Luxembourg, les Pays-Bas et le Royaume-Uni), les États-Unis et le Canada ainsi que 5 autres pays d'Europe occidentale (le Danemark, l'Italie, l'Islande, la Norvège et le Portugal) se sont mis d'accord pour créer une organisation politico-militaire ayant pour vocation d'assurer la défense et la sécurité de l'Europe face à l'Union soviétique après la Seconde Guerre mondiale.

Après l'implosion de l'URSS, l'OTAN a perduré jusqu'à aujourd'hui, en incluant au fur et à mesure de plus en plus de pays de l'ancien bloc soviétique. L'organisation est aujourd'hui composée de 28 pays membres : l'Albanie, la Belgique, la Bulgarie, le Canada, la Croatie, la République tchèque, le Danemark, l'Estonie, la France, l'Allemagne, la Grèce, la Hongrie, l'Islande, l'Italie, la Lettonie, la Lituanie, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Norvège, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, la Slovaquie, la Slovénie, l'Espagne, la Turquie, le Royaume-Uni et les Etats-Unis.

La politique de l'OTAN fonctionne sur la base du principe de consensus. Cela veut dire que, aussi surprenant que cela puisse paraître, aucun vote n'est organisé. On discute jusqu'à ce qu'une décision acceptable par tous soit trouvée. Le secrétaire général de l'OTAN supervise ces discussions et doit faire en sorte que les consultations entre pays se passent le mieux possible.

4 avril 1949 – 4 avril 2009 : 40 ans d'existence

Durant la Guerre Froide, l'OTAN n'est jamais entrée en action, sans doute dans la crainte d'une guerre nucléaire. Après 1990, l'OTAN s'est notamment engagée pour la paix dans les Balkans et en Afghanistan. En Iraq, l'Organisation apporte un soutien logistique aux forces engagées et participe à la formation des forces de sécurité irakiennes.

Les décisions prises à Strasbourg

Réintégration de la France dans le commandement intégré de l'OTAN

La présence française au siège de l'OTAN se manifeste maintenant quasiment à tous les étages. Cette fois, elle a réintégré le Comité des plans de défense de l'Alliance. C'est dans ce lieu que sont dressés les plans de batailles.

En échange de son retour, la France a obtenu deux commandements jusqu'alors occupés par des officiers américains. Le premier est chargé de réfléchir à l'avenir de l'Alliance. Le second se situe à Lisbonne au Portugal, au siège du quartier général de la Force de réaction rapide. Sa mission : s'occuper de la situation dans la zone Atlantique et en Afrique.

Deux nouveaux venus

La Croatie et l'Albanie sont venues grossir les rangs de l'OTAN, portant à 28 le nombre de membres.

Nouveau secrétaire général de l'OTAN

Le Premier ministre danois Anders Fogh Rasmussen a été nommé à la tête du secrétariat général de l'OTAN. Cette nomination a été refusée dans un premier temps par la Turquie, à cause de l'affaire des caricatures de Mahomet survenue au Danemark en 2005. Finalement, le Premier ministre turc a accepté M. Rasmussen à la tête de l'Organisation.

Des renforts en Afghanistan

Les 28 pays se sont mis d'accord sur l'envoi de 5 000 soldats et formateurs supplémentaires en Afghanistan.

Réformer les structures de l'OTAN

L'OTAN souhaiterait réformer ses structures afin d'assurer une meilleure sécurité. Pour y parvenir, elle privilégie la collaboration avec d'autres organisations comme l'Union Européenne, l'ONU (Organisation des Nations Unies), l'OSCE (Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe) et l'Union Africaine. Cela permettra de mieux combattre les menaces universelles, tels que le terrorisme, la prolifération des armes de destruction massive et les virus (transmis par internet).

Par ailleurs, l'OTAN est aussi prête à revoir son administration financière pour gérer son argent plus efficacement. Elle admet également qu'il serait nécessaire d'alléger les procédures administratives générales.

Anecdotes

On parle, on parle

Les pourparlers entre la Turquie et le reste des Etats membres sont même venus perturber la photo familiale prise sur la passerelle des Deux Rives. En effet Berlusconi a raté ce moment crucial du sommet, trop occupé à persuader son homologue turc à accepter Rasmussen à la tête de l'OTAN. Ses efforts ont été récompensés. Bravo !

Forte mobilisation…policière (ou pas)

9 000 policiers et gendarmes, 1 500 militaires et 1500 pompiers, cela fait beaucoup de monde.

Alors que l'omniprésence des forces de l'ordre était hautement visible dans tout Strasbourg le 3 et 4 avril, où étaient-ils lorsque l'hôtel Ibis et l'ancien poste de douane au port du Rhin ont été incendiés ? (voir article sur le contre-sommet).

Au village

Le village alternatif accueillait près de 3 000 militants anti-OTAN en marge du sommet qui se déroulait non loin de là. Le paisible village a été hautement perturbé par des contrôles policiers fréquents et des minorités à l'intérieur du village qui se montraient violentes contre les forces de l'ordre présentes. Si les manifestants affirment avoir été provoqués, les autorités prétendent qu'il s'agissait de leur part de violences organisées. Bref, l'OTAN n'a jamais autant divisé les esprits.

Clara Burgard, TS4
Nyala Noë, TS5

Sur le front anti-OTAN (Pas vu à la télé)

Le sommet de l'OTAN a été aussi l'occasion pour les opposants à cette organisation politico-militaire de s'exprimer. Un contre sommet a été organisé par le Collectif anti-OTAN Strasbourg et la coordination internationale anti-OTAN du 3 au 5 avril à Illkirch. Le point fort pour les contestataires a été le 4 avril : la manifestation au Port du Rhin. Les images de bâtiments en flammes ont fait la une de tous les journaux le jour suivant. Mais rares sont ceux qui savent vraiment ce qui s'est passé cet après-midi-là, qui restera sans doute gravé à jamais dans la mémoire de la plupart des manifestants. Reportage de l'intérieur…

Pourquoi NON à l'OTAN ?

Les opposants à l'OTAN critiquent les politiques militaires et nucléaires « agressives » de l'OTAN et affirment qu'un autre monde, de justice et de paix, est possible. Ils refusent la vision dangereuse et manichéenne de la « guerre des civilisations » et toute réponse militaire aux crises mondiales et régionales.

Ils exigent que la France renonce à son intégration dans le commandement militaire de l'OTAN pour rompre avec une politique « aux visées dominatrices » méprisant les droits des peuples.

Ils rejettent la course aux armements et surtout la menace de l'arme nucléaire. « Il est inacceptable que les dépenses militaires engloutissent l'argent nécessaire à la satisfaction des besoins vitaux de l'humanité. »

En Afghanistan, selon les organisateurs du contre-sommet, le bilan de l'occupation militaire est dramatique. « Les populations afghanes doivent retrouver les moyens de décider de leur avenir. Il est temps de mettre en oeuvre une solution politique internationale fondée sur l'aide d'urgence et la reconstruction dans le respect des droits du peuple afghan, en particulier des droits des femmes. »

3 et 5 avril : Conférences à Illkirch

Durant ces deux jours ont eu lieu à Illkirch des conférences et des ateliers de travail et de discussions autour de la guerre, de l'OTAN, de la paix. Malheureusement, les trams étant bloqués, la participation était réduite. Ces événements ne fournissant aucune image spectaculaire, ils ont été très peu médiatisés.

4 avril : La Manifestation – Chronologie d'un cauchemar

Rassemblement pacifique

C'est à 12h que mes amis et moi arrivons au lieu de rassemblement, un grand parking à côté du Jardin des 2 rives. Tout se passe bien pour ceux qui sont passés par le pont d'Anvers mais d'ores et déjà des affrontements entre Black Blocks et CRS ont lieu du côté de l'avenue Aristide Briand. Mais certains de nos amis pacifistes sont aussi enfermés entre les deux barrières de CRS qui essayent de coincer les éléments violents et utilisent déjà des bombes lacrymogènes.

Incendies et provocations

Entre 12h et 14h30, la situation dégénère très vite. Une grosse vague de cagoulés en noir arrivent au Port du Rhin. Au lieu de se rassembler tranquillement avec les autres manifestants, ils se dirigent directement vers le bâtiment de la douane. Après l'avoir incendié, ainsi qu'une pharmacie et un hôtel, les Black Blocks se replient vers le parking où des élus et des associatifs tiennent des discours sur la paix, entrecoupés de musique.

Les CRS lancent des bombes lacrymogènes par-dessus les murs entourant le parking et les manifestants se regroupent pour faire démarrer pacifiquement le cortège. Au bout du parking : deux parcours possibles - le pont ferroviaire où les « casseurs » s'agglutinent et la route qui passe dessous. Lorsque nous nous trouvons sous le pont, la situation se gâte : des fourgons de CRS se frayent un chemin à travers les manifestants, les Blacks Blocks leur lancent des pierres, viennent de tous les côtés et prennent pour cible tout ce qui bouge (dont les manifestants collés contre les côtés du pont pour laisser passer les CRS). Les cris de colère des pacifistes permettent de faire redescendre la tension (pour quelques temps…)

Pause détente ?

La manifestation défile à peu près tranquillement, toutes les rues adjacentes sont barrées par des barrages en fer d'au moins 2 mètres. C'est lorsque nous approchons de la fin du circuit que la manif est stoppée par un barrage de CRS. Il y a des affrontements en fin de cortège au barrage du pont d'Anvers. Les pacifistes sont énervés mais on s'asseoit tranquillement en attendant la suite. Pique nique improvisé, c'est bête on a oublié les cartes à jouer !

C'est la guerre ?

Les policiers annoncent l'ouverture du barrage devant dans 5 minutes, déjà des dizaines de cagoulés rejoignent l'avant de la manif. Certains lancent des pierres pour casser les vitres d'une usine sous les huées des manifestants. Ils arrivent à s'installer sur un pont ferroviaire au niveau du barrage de policiers. La tension remonte. D'un coup, une bombe assourdissante atterrit à quelques mètres de l'endroit où nous nous trouvons (à côté de la camionnette du « Mouvement de la paix » où se trouvaient surtout des personnes âgées !) Et ça y est : c'est reparti.

On se fait bombarder par des grenades lacrymogènes (il y en a partout!!!), c'est la panique. J'ouvre les yeux, devant moi c'est vide et ça fume, des gens cagoulés se dirigent vers nous en courant. On court, on cherche une issue, mais il y a des barrages de policiers des deux côtés, on entend les tirs de flashballs. La peur nous donne des ailes et à travers nos yeux larmoyants et au milieu d'une attaque de toux, on trouve une petite porte, on entre dans la cour d'une usine.

On se croirait dans un film policier, pendant la poursuite finale. Quand le calme semble revenu, on ressort : l'air est jaune, tout est flou. On peut distinguer un barrage de policiers. Il faut passer en levant les mains. Ensuite, REBELOTE, les casseurs ont poussé des wagons en travers de la chaussée, la route est barrée. On arrive quand même à passer et voici encore un barrage de CRS : pareil, on passe les mains levées.

Voyage vers le centre-ville

Ensuite, c'est le grand voyage jusqu'à trouver un passage pour retourner au centre-ville. Des CRS barrent chaque issue. On se dépêche : aucune envie de se retrouver à nouveau au milieu d'affrontements. À la hauteur du Neuhof, ça y est : on peut passer, mais ATTENTION ! il faut enlever les autocollants du parti avec lequel nous sommes venus manifester et enlever tous nos drapeaux (même celui portant le slogan « Peace » !) et finalement aussi laisser les manches des drapeaux ici. On obéit, on veut rentrer !

Deux d'entre nous se sont fait refuser l'entrée dans la ville car ils avaient un vélo. Ils ont dû marcher huit kilomètres jusqu'à arriver à un poste de contrôle les laissant passer.

Ce témoignage est, je pense, très important, car très peu de médias ont parlé des manifestants pacifiques. Ça n'a pas été une partie de plaisir de participer à cette manifestation mais s'il le fallait j'y retournerai ! Pourquoi ? Pour montrer qu'il n'y a pas que les « casseurs » et qu'il y a des gens qui arrivent à s'exprimer calmement et pacifiquement ! Je regrette profondément que les CRS et les autorités n'aient pas réussi à faire cette distinction…

Clara Burgard, TS4

À voir :

Mondoloni, Matthieu. *Sommet de l'OTAN - Blogs DNA*. DNA, mardi 7 avril 2009, [consulté le 18 mai 2009]. *« Je criais aux policiers : "Arrêtez, arrêtez !" » - Sommet de l'OTAN - Blogs DNA*. Disponible sur : http://otan-strasbourg.dna.fr/?Je-criais-aux-policiers-Arretezhttp://otan-strasbourg.dna.fr/?Je-criais-aux-policiers-Arretez

Photo événement !

Un grand merci à **Ivan PICCON** pour cette photo unique, prise avec son appareil photo.

Barack Obama
lors de sa visite à Strasbourg. (OTAN)

HUMANI-TERRE

Humani-Terre ou la Terrible et Tragique aventure de deux adolescentes qui s'ennuyèrent en un lieu maudit où la solidarité et le désespoir avaient envahi les Hommes.

Par un 18 avril 2009 pluvieux comme aujourd'hui, (peut-être qu'au moment où vous lisez cet article il fait grand soleil, mais au moment de l'écriture il y a de la pluie,) alors faisons comme si elle battait aussi vos carreaux et que vous étiez en quête, comme nous ce jour-là, d'exotisme…

Un jour, donc, où la pluie battait les carreaux et que nous étions en quête d'exotisme, nous décidâmes de nous rendre à l'Orangerie (non pas que ce soit le parc le plus dépaysant d'Alsace que nous connaissions, mais nous avions quelque chose de bien précis en tête, arrêtez de nous interrompre à la fin). Nous nous rendîmes au Pavillon Joséphine, où se déroulait le Forum Humani-Terre : lieu de réunion des associations de solidarité internationales alsaciennes en ce week-end de printemps pour présenter leurs projets sous forme de petits stands vendant toutes sortes de bidules et trucmuches au profit de leurs associations.

Nous fîmes d'abord un petit tour dans les Salle Bonaparte et Joséphine, histoire de repérer les lieux. Dès le premier pas, nous fûmes emportées par un tourbillon de stands colorés d'où s'échappaient des odeurs enivrantes, et peuplés de visages souriants. Nos regards ne savaient où se poser parmi ces objets insolites : sacs faits de canettes de boissons, pierres semi-précieuses, étoffes colorées, instruments de musiques, poupées russes, cartes, trousses, portefeuilles, porte-clés, ustensiles de cuisine… Une atmosphère chaleureuse et accueillante se dégageait : il y avait ici des gens passionnés par leur « métier » (ils étaient majoritairement bénévoles), et disposant du pouvoir de nous emporter dans leur monde solidaire, bienveillant, consciencieux. **Un véritable croisement des civilisations.**

Nous passâmes en mode zoom sur l'espace Asie, et plus précisément, sur des représentations de scènes de vie et de paysages vietnamiens. A force de les faire défiler devant nos yeux, ce qui devait arriver arriva. On a craqué, et c'est l'association « Les Enfants de la Rivière de Parfum » qui devait être contente de nous voir partir avec deux magnifiques cartes de soie. Nos pas nous menèrent ensuite en Amérique du Sud, où nous fîmes escale pour feuilleter un album photo de l'association « Pachamama » qui nous présentait leurs actions au Pérou et en Argentine (fournir du matériel médical, des habits et des jouets dans les orphelinats depuis maintenant plus de dix ans). Après s'être bien rempli les yeux, nous partîmes vers l'Afrique, où une Mama Africaine, qui fabriquait du

beurre de karité «en live » nous proposa de nous remplir le ventre de cacahouètes sucrées absolument succulentes faites-maison.

Et le miracle s'accomplit. *Je le vis, rougis, pâlis à sa vue*. Un vélo. Un adorable vélo de 20 cm en fer recyclé :

« Oh, Camilla, regarde, c'est l'anniversaire de Lucas dans trois jours (Lucas, c'est mon frère, il a 14 ans et il fait une tête de plus que moi). Il a commandé un nouveau vélo… arrête de rire, celui-ci, en plus, il roule vraiment ! » Je posais mon doigt sur la pédale, et le vélo roula. Adjugé, vendu. Ce fut ensuite au tour de Camilla de trouver son bonheur au stand de l'association SEM (Solidarité Entraide Madagascar), avec des dessous de plats aux couleurs très vives et diverses, fabriqués à la main avec des herbes enroulées (aux senteurs fraîches) et du raphia : quel bonheur de dîner en leur compagnie !

Un peu plus loin, Camilla eut le privilège de participer à une partie de Kalaha (ce jeu se joue à deux et consiste à récolter plus de billes rouges - représentant des pommes de terres - que son adversaire en les répartissant dans des trous) avec un Africain qui lui expliqua la tac-tic pour ensuite perdre (ou la laisser gagner ? « Mais non, c'est moi qui suis une pro » répond Camilla, le sourire aux lèvres). (« Mais bien sûr », lui répond Eline. J'adore ces articles à quatre mains =))

A l'heure du déjeuner, nous découvrîmes des blinis à la crème de saumon de Biélorussie, du riz jaune au poulet rouge (tamari) d'Inde, et des bananes frites qui firent le bonheur de nos palets.

Pour digérer tout en harmonie avec le reste de la visite, on s'installa à une table dans l' « espace enfants » du forum où étaient affichés une vingtaine de proverbes provenant des différents pays présents : entre le proverbe africain « Un vieillard qui meurt, c'est comme une bibliothèque qui brûle » et le proverbe Indien « Fais du bien à ton corps pour que ton âme ait envie d'y rester », on avait de quoi réfléchir à ces peuples si lointains qui, en ce moment-là, semblaient être à nos cotés pour nous apprendre à comprendre la vie.

En somme, ce forum fut un réel message d'espoir non seulement pour tous les pays qui bénéficient des actions de ces associations, mais aussi pour nous, simples humanitaires dont le cœur a été réchauffé par tant d'autres cœurs.

Eline Roane de Mathuisieulx et Camilla Zerr, 2nde2

TOKYO SONATA

Bien que connu pour ses contributions au genre horreur, Kiyoshi Kurosawa réalise avec Tokyo Sonata un film social et réaliste, en y dressant le portrait de la société nipponne moderne, suivant l'histoire d'une famille japonaise moyenne.

Tokyo Sonata est tout d'abord le récit d'une famille japonaise, ayant un revenu modeste et habitant dans la capitale ; une famille en crise et dont les membres ont chacun leurs secrets et rêves. Ainsi, le père Ryuhei se fait licencier et le cache au reste de la famille, la mère Megumi, rêvant de posséder une décapotable (qu'ils ne peuvent pas se permettre), le frère aîné Takashi, souvent absent et voulant rejoindre l'armée américaine pour défendre son pays, ce à quoi ses parents sont peu enthousiastes et le plus jeune fils, Kenji, utilisant l'argent que sa mère lui donne pour la cantine, pour prendre des cours de piano en douce, chose que lui avait défendu son père. C'est aussi à un problème fondamental de communication que doit faire face la famille Sasaki, que Megumi va impuissamment voir se déchirer...

A travers ce film, Kurosawa aborde des points sensibles du Japon d'aujourd'hui. Il montre que les hommes au chômage et qui le taisent à leurs familles sont certainement nombreux et illustre aussi la honte éprouvée face à l'inemploi, le besoin de le cacher et comment cela peut affecter profondément un homme. Ainsi on rencontre avec Ryuhei un de ses amis d'enfance, qui est dans la même situation que lui et qui a pour une sorte d'« auto-thérapie » programmé son portable pour qu'il sonne cinq fois par heure.
N'ayant jamais connu la compétitivité, Ryuhei ne sait pas « se vendre » et accepte finalement un boulot de technicien de surface, même si ses compétences sont sans aucun doute bien supérieures.

Ironiquement, c'est la maison de cette famille que choisit comme cible un cambrioleur. Il n'y trouve –comme on s'y attend– rien. Maladroit, il découvre son masque alors qu'il est encore dans la demeure et est donc vu par Megumi, seule à la maison, qu'il avait ligotée parterre. Il choisit alors de kidnapper Megumi, qui finit par passer de sa position d'otage à une amie à qui il peut parler et se confesser. Tous les deux se parlent de ce qui leur pèse sur le cœur.

La ré-union de cette famille va finalement se faire partiellement à l'aide de Kenji, ses dons au piano et au Clair de Lune de Claude Debussy…

Beryl Noë, TS2

Mahmut, Fátima Santana. Tokyo Sonata. In : *Cinecrtic* [en ligne]. 3 avril 2009. Disponible à l'adresse : http://www.cinecritic.biz/fra/index.php?option=com_content&view=article&id=97:tokyo-sonata&catid=1:categorie1cinecritiquearticlesdumois
Brown, Todd. First Image From Kurosawa's TOKYO SONATA! In : twitch [en ligne]. 5 février 2008. Disponible à l'adresse: http://twitchfilm.net/site/view/first-image-from-kurosawas-tokyo-sonata/

FROM ACCLAIMED DIRECTOR KIYOSHI KUROSAWA
TERUYUKI KAGAWA KYÔKO KOIZUMI YÛ KOYANAGI KAI INOWAKI & KOJI YAKUSHO
JURY PRIZE
TOKYO SONATA
EVERY FAMILY HAS ITS SECRETS
FORTISSIMO FILMS

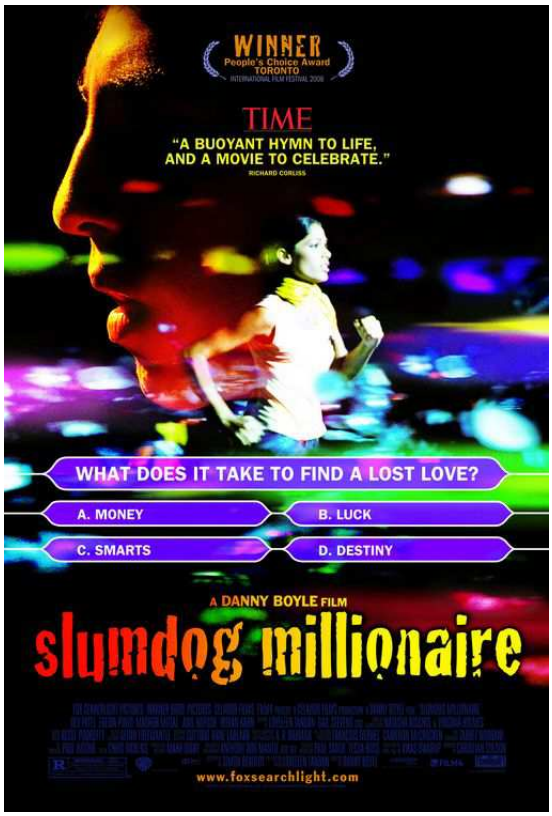
Slumdog Millionaire, le rêve indien d'un garçon des bidonvilles

Multi récompensé aux derniers Oscars et grand succès populaire, quelles sont les raisons d'un tel engouement autour de l'histoire d'un jeune des slums indiens participant à un jeu télévisé ?

Jamal est le surprenant gagnant de la version indienne de « Qui veut gagner des millions ? ». En effet, le jeune homme a une scolarité minime et a erré dans les rues jusqu'à la fin de son adolescence, confronté à la misère et aux pires vices humains au quotidien. Persuadés d'un coup monté, le présentateur et la police le torturent et l'interrogent, mais Jamal n'a pas triché : chacune de ses réponses remonte à un souvenir particulier dans sa vie. Il s'était inscrit pour la fille qu'il aime : la belle Latika.

Le spectateur comprend très vite le concept du film : chaque réponse vaut un flash back, un souvenir heureux ou traumatisant. On remonte ainsi la vie du protagoniste, jusqu'à la soirée du jeu et le dénouement (heureux, bien entendu). Ce concept aurait pu se révéler périlleux, car très prévisible, voire même un peu monotone, en fait il n'en est rien. Le film dresse un portrait de l'Inde, de sa pauvreté, mais aussi de ses espoirs et ses traditions, à l'image (du moins on en a l'impression) de ce qu'est le pays aujourd'hui : une puissance émergente, tournée vers l'avenir mais devant encore combattre ses démons. *Slumdog Millionaire* ne fait pas d'impasse : il parle de la misère, de l'exploitation infantile, de la corruption, des dérives religieuses… Seules les tensions internationales ne sont pas évoquées, sujet qui importe sans doute peu la population pauvre de Bombay. Malgré les images fortes, parfois terribles d'une réalité, on en ressort malgré tout avec un portrait vivant, plein d'espoir et même d'humour sur un Indien, au destin incroyable.

Le film a plu pour ces raisons : un véritable héros, très attachant, se bat pour retrouver l'amour de sa vie. Ses aventures fabuleuses sont dignes d'une épopée moderne. Le concept hollywoodien, transposé en Inde (rappelons que le film est anglais). Alors, même si le film manque par moments de réalisme (ses avantages pouvant constituer ses limites), on se laisse emporter par cette histoire très touchante, dramatique et pourtant heureuse. Le thème est universel et c'est certainement pour cela que le film a reçu la reconnaissance du public, mais aussi de la profession (avec notamment pas moins de huit Oscars en février dernier), permettant ainsi la révélation de plusieurs talents (Dev Patel et Freida Pinto, qui jouera dans le prochain Woody Allen), une nouvelle santé pour le réalisateur Danny Boyle (dont le film *La plage* avait été accueilli médiocrement par la critique), mais surtout un hommage aux oubliés de l'émergence indienne, et un portrait nuancé du pays, ne le rendant pas moins fascinant qu'avant.



Enzo Dauphinot, 1ES1

JE L'AIMAIS

Drame sentimental franco-italiano-belge réalisé par Zabou Breitman avec Daniel Auteuil, Marie-Josée Croze et Florence-Loiret Caille

Breitman orchestre ici avec tact et doigté une savante valse des coeurs et des êtres. A fines touches de peintre impressionniste ou à la Seurat, elle dépeint finement le jaillissement inopiné de la passion violemment inoculée, le frisson devant la potentielle absence de l'être aimé, l'extase euphorique à la perspective du prochain rendez-vous, la difficulté de se décider et de s'engager une fois pour toute. Tous ces moments sont brassés avec justesse et sincérité tout au long du récit de Pierre, qui a donc "*abandonné l'amour de sa vie pour une femme qu'il a définitivement abîmé.*"

Finalement le film est aussi l'occasion, une nouvelle fois, de montrer comment le cinéma est propice, peut-être même plus que n'importe quel autre art, à exalter l'amour. Le cinéma a cela d'avantageux qu'il conjugue plusieurs langages: le langage des mots, le langage des sons et le langage des images. Ici les trois langages se conjuguent donc pour décliner toutes les gammes de ce sentiment amoureux, et de ces variantes, le désir, l'érotisme, la passion, la jalousie. Parfois les langages s'empiètent certes, marchent l'un sur l'autre, et ne résonnent pas toujours simultanément de la même force: on peut ainsi se demander pourquoi Pierre parle pendant l'acte amoureux, et que l'activité du spectateur ne peut ainsi malheureusement pas se limiter à la pure et simple contemplation du corps de Mathilde encensé par les mains de son amant. La subite introduction de la parole paraît illégitime et nuit à la puissance érotique de la scène, qui semblait confiner à une espèce de quintessence. Mais la plupart du temps on sent une certaine magie qui arrive à percer-cette magie ou cette impression de magie c'est justement la complétude entre les différents langages, une harmonie entre silences, regards, sourires, luminosité qui devient tout à coup flagrante. Pensons à ce gros plan absolument sublime sur le visage à la fois épuisé et au comble de la jouissance de Marie-Josée Croze, les paupières moites, les lèvres entrouvertes, une lumière irréelle lui conférant une puissance viscérale, un charme à la Murakami.

Ce qui rend aussi l'évocation du sentiment amoureux si poignante au cinéma, c'est cette impression de proximité absolument saisissante. Cette impression d'avoir Florence-Loiret Caille juste devant soi, lorsqu'elle s'apitoie sur l'échec de sa vie sentimentale, le départ de son mari. Cette impression magique de pouvoir toucher les larmes endurcies au creux de ces cernes entêtées, cette impression de pouvoir se glisser dans l'âme de Daniel Auteuil, de pouvoir goûter les tétons des seins de Marie-Josée Croze, sucrés, laiteux, et rendus incandescents par la passion enflammée qui a surgit chez elle pour **cet** homme d'affaire, Pierre.

Les sentiments des personnages sautent aux yeux ici, littéralement, sautent aux yeux et aux oreilles. Il y a une admirable symbiose qui s'opère quelques fois: l'image+ le son provoquent la suggestion d'une émotion qui amène à dévoiler les pensées les plus intimes du personnage au spectateur y lisant comme dans un livre ouvert. C'est une formidable équation mathématique. La succession des passages en bus, en train, en avion, ces mêmes vitres toujours mouillées par une même pluie discontinue, tout cela amène à **sentir** d'une manière très concrète l'âpreté de l'attente répétée, l'inquiétude, l'incertitude de l'être entre la pesanteur et la légèreté (rappelant un certain Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être* qui développe justement de nombreux thèmes philosophiques dont le tiraillement de l'individu entre son libre-arbitre et le fardeau qu'il porte obligatoirement). Notons aussi une habileté à jouer sur le symbole, sur la force et l'impact des images: par exemple ce nuage de fumée envoûtant et mystique qui se répand dans la chambre d'hôtel de Pierre, non sans rappeler l'hypnotique et fabuleux *In the mood for love* de Wong Kar Wai dont le film paraît parfois faire l'hommage.

Cet éblouissement sensoriel et cette implication totale du spectateur, par cette impression de proximité, rend le film d'autant plus fort et puissant, en dépit de quelques inégalités et imperfections par-ci par-là.

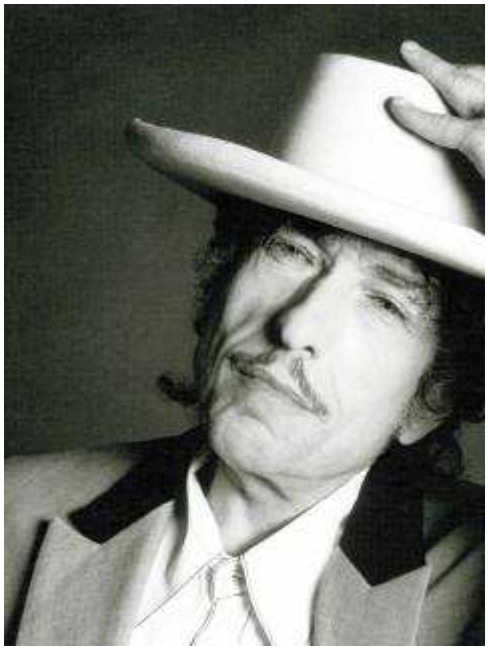
L'amour est bien le plus vieux et le plus connu des sujets, le triangle mari-épouse-maîtresse est bien le plus ressassé des motifs, mais il invite toujours à être renouvelé, à être relu, réinterprété à perpétuité. C'est un sujet aussi vieux qu'il est inépuisable, intemporel, universel; un sujet qui ne prendra jamais aucune ride, qui laissera toujours au metteur en scène comme aux acteurs et au scénariste un pouvoir d'expression maximal. Et, admettons-le finalement, que Pierre et Mathilde s'ajoutent à cette longue liste des Roméo et Juliette, des Jean Gabin et Michèle Morgan, des Tony Leung et Maggie Cheung ne provoque seulement et exclusivement plaisir et intérêt - car si l'amour est le plus vieux et le plus traité des sujets, c'est aussi le plus beau, le plus riche et le plus émotionnellement intense.

Matthias Turcaud 1ère L2

BOB DYLAN : I WAS THERE !

Le 21 avril dernier, le « Never Ending Tour » de Bob Dylan s'est arrêté au Zénith de Strasbourg pour un concert hors du commun.

Alors qu'une partie du public n'était pas encore entrée dans la salle, les lumières du Zénith s'éteignent. Une voix-off annonce l'arrivée du « poet-songwriter », Bob Dylan himself. Sans même adresser une parole, ni même un regard au public en folie, l'homme se jette sur son clavier et débute avec *Cat's In The Well*, méconnaissable. Entouré de ses musiciens et armé d'un répertoire estimé à plus de 400 chansons, Bob Dylan débute son concert mollement. Même *Masters Of War* n'a pas soulevé le public. Mais peu à peu, les chansons défilant, Bob Dylan se familiarise avec la salle et les musiciens



« reprennent du poil de la bête ». Pour *John Brown* et *When The Deal Goes Down*, l'artiste saisit enfin son harmonica, qui était jusqu'alors posé dans un coin, se positionne en face du public abandonnant son clavier et révélant ainsi l'entièreté de son visage. Les applaudissements deviennent de plus en plus nourris et le public est ensorcelé : certains dansent, dans les yeux d'autres apparaissent des larmes. Puis arrive *This Wheel's On Fire* : Bob, sourire en coin, bougeant la jambe gauche de temps à autre pour esquisser un pas de danse ou taper la mesure, se retourne furtivement et demande : « Bring me Rimbaud… ». L'assistant apporte alors la guitare Stratocaster du chanteur qui commence aussitôt à en jouer. Dans le public, cris de joie et applaudissements se mêlent alors que le groupe commence à jouer *Highway 61 Revisited*. Après environ cinq minutes d'improvisation dans la chanson précédente, Bob Dylan pose sa guitare et va offrir plusieurs moments de grâce, toujours avec élégance, sobriété et efficacité. S'enchaînent *Just Like A Woman* et *Like A Rolling Stone* totalement revisités : un sentiment étrange dut alors naître dans le public qui se taisait au début de chaque chanson. Ils devaient se dire : « Une chanson de Bob, c'est comme une loi gravée dans les tables, on ne la change pas. » Eh bien si. En réinventant ses « standards », Bob Dylan montre une fois de plus qu'il est un artiste magistral et il a réussi à emporter un public qui ne s'y attendait pas. Le concert se termina sur *Blowin' In The Wind* si merveilleusement interprétée qu'on ne s'attendait pas à ce que ce soit la fin. On pensait au contraire que ça ne faisait que commencer. On applaudit. On crie. On attend. La légende vivante ne réapparaîtra pas.

Durant sa prestation, il n'aura pris qu'une seule fois la parole pour présenter ses musiciens. Déçus ? Non. Durant environ deux heures, sans négliger ses chansons les plus récentes interprétées avec brio de sa voix croassante, il a revisité quarante-sept ans de carrière avec un plaisir évident, jamais feint. Ce mardi soir, élégant dans son costume noir, il a offert un concert digne de sa stature : **inoubliable**.

N'oubliez pas la sortie du nouvel album de Bob Dylan le 28 avril : *Together Through Life*. Et si vous cherchez un best-of putôt complet de ses chansons, il est conseillé d'acheter celle-ci : *Dylan – Edition Digipack 3 CD* chez Sony Bmg (environ 30€) ou *Greatest Hits* chez Columbia (environ 10€).

Robin Ormond, 2nde2

Tête à tête avec les FATALS PICARDS

Le 14 mai 2009, Les Fatals Picards sont passés à Strasbourg à l'occasion de la sortie de leur nouvel album « Le sens de la Gravité » au plus grand bonheur de leurs fans. 2 journalistes du Pontonews ont même eu l'énorme privilège de rencontrer Paul Léger (chanteur) et Laurent Honel (guitare, chants) en face-à-face. Résumé d'un quart d'heure plein d'humour et de rigolade…

Comment vous définiriez-vous votre musique?

Laurent : C'est du rock et de l'humour, mais pas que…
Paul : Parfois engagé mais pas que…
Laurent : Parfois débile mais pas que…
Parfois Noël mais pas que…
Paul : C'est plus drôle que Superbus quoique…

Si nous n'avions pas de question décalée pourriez-vous nous en proposer?

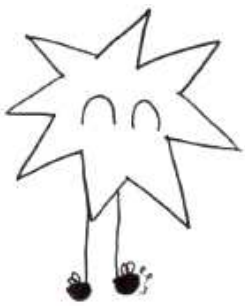
Paul : Tu aurais pu nous demander quel animal on serait. Moi, je serais un tigre. À la fois courageux, sanguinaire, très agressif mais qui tend à rester gentil, affectueux pour sa famille et ses proches.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans le succès?

Paul : Peut-on réellement parler de succès?
Laurent : La réponse est très simple, on gagne notre vie avec. Ça nous permet de faire ce qu'on aime, des concerts tout simplement et des albums. Ça nous permet de vivre notre succès en temps réel.

Le 7 juin, c'est les élections européennes. Comment voyez vous l'Europe du futur?

Paul : Avec des voitures volantes… Moi, l'avenir je le vois vraiment, j'ai une grande maison, une grande piscine et pleins de voitures.
Laurent : Il y a deux écoles, il y a l'Europe humaine, indépendante des considérations technocratiques. Cette Europe-là on la considère comme quelque chose de bien et nécessaire. L'amitié entre les peuples. On peut boire de la bière allemande ou polonaise pour le même prix.
Par contre, l'Europe technocratique paraît un peu loin pour les français lambda que nous sommes. On est comme tout le monde, on ne comprend que dalle.
Paul : J'ajouterais même que, même si on essaye de s'y intéresser, on comprend pas.
Laurent : On est conscient qu'il y a même un mec à Bruxelles dont le boulot est de proposer des options de calibrage pour les œufs par exemple. Et c'est son boulot. Il va passer quarante ans de sa vie à bosser sur ça.
Paul : Le rapport de 74 pages, j'avoue que je ne l'ai pas lu en entier.
Laurent : C'est intéressant, mais il parle pas de tous les œufs c'est ça le problème.
Paul : Bref, nous, comme disait un chanteur célèbre qui est mort, dans un monde merveilleux,
il n'y a pas d'Europe, il n'y a pas de frontières.
Laurent : Ah, c'est John Lennon ça.



Donc je n'ai pas besoin de poser la question. Vous voyez 2050 avec des voitures volantes?

Paul : 2050 avec des voitures volantes, oui, plusieurs.
Laurent : Il y a un documentaire très intéressant qui s'appelle « Retour vers le futur ». C'est une référence. Vous qui passez le bac cette année, je vous le conseille.

Avant le bac, vous êtiez plutôt stressés, inquiets ou vous vous en fichiez?

Laurent : Je n'étais pas là, moi. Je l'ai passé en candidat libre, le bac, voilà. Je l'ai eu…

Paul : Ben, c'est vrai, tu l'as eu à quel âge ?

Laurent : Ben, j'avais 25 ans, j'ai repris mes études sur le tas. J'ai fait une première et terminale par correspondance. Ce qui fait que j'ai eu mon bac à 25 ans. Et après je suis allé à la fac.

Paul : J'ai eu mon bac normalement. Je n'avais pas encore 18 ans. Je n'étais pas spécialement stressé, moi, personnellement parce que je n'ai pas eu de scolarité exemplaire. C'est vrai que a priori j'avais très peu de pression. L'école ne me stressait pas.

Laurent : On n'est pas le genre de personnes qu'on aurait pu voir dans les reportages que font toujours les chaînes de télé à la fin de l'année où t'as la fille "Maman, je l'ai eu" et l'autre, elle est effondrée, elle est en larmes.

Paul : Moi, quand je l'ai eu, ma mère à pleuré, quand même parce que en fait, on y croyait pas trop. C'était magnifique. Mais moi, je n'y croyait même pas moi-même.

En fait, le bac, je suis la preuve vivante que c'était vraiment une histoire de bol. Après, il ne faut pas être trop nul, il faut quand même arriver à s'exprimer correctement et oralement et je veux dire si tu n'es pas trop naze et tu as un poil de bol je pense que tu arrives à t'en tirer.

Quel est votre pokémon préféré et pourquoi?

Laurent : Le pokémon qui permet d'assassiner tous les gens qui jouent aux pokemons.

Paul : Oh, t'es naze. Moi, c'est Bulbizarre parce que j'adore quand il dit "Bulbizarre".

Laurent : Désolé, je n'ai aucune culture, je sais juste que ça veut dire pocket monsters.

Qu'est-ce que vous pensez pouvoir apporter aux jeunes lycéens?

Paul : Ben, aux jeunes lycéennes déjà, beaucoup d'amour et d'affection Et aux jeunes lycéens bien sûr, de la drogue. Non en fait rien aux jeunes lycéens, on fait justes des chansons marrantes…

Et puis les gens peuvent nous écouter et ricaner et en plus en même temps, ils peuvent apprendre des trucs. Se dire "Ah ben tiens, finalement ce n'est pas si con."

Laurent : On veut faire sérieusement des choses pas sérieuses.

Paul : Nous en fait, on aime bien entendre les gens qui rigolent.

A propos du bac, nous avons trois questions de bac: S, L et ES et vous avez le choix entre bac S, bac L et bac ES.

Paul : Ben, on va prendre L.

Laurent : Bon, on a tous les deux le bac L. Il a fait une fac de lettres et moi une fac d'histoire.

Et la question est: Quelle était la critique faite à Molière à propos du « Tartuffe » ?

Paul : « C'est de la merde gamin. »

Laurent : « Il n'y avait pas de merguez à la fin. »

Ah, la critique faite à Molière après Tartuffe, alors attends, je vais vraiment y penser sérieusement. Louis XIV considérait qu'on s'attaquait à la cour de Versailles et à son entourage…

Paul : Et la question S, c'était quoi?

Quelle est la formule d'intégration par parties ?

Laurent : Tiens, Jean-Marc (le batteur, ndlr), il aurait pu le faire, il était prof de maths.

Propos recueillis par Clara Burgard, TS4
Avec l'aide très aimable de Ioannis Katsaros, TS4
Des photos de Lena Burgard
Et un grand merci à Ursula Kauss
Et bien sur aux Fatals Picards pour leur ouverture aux lycéen(ne)s et leur bonne humeur !

MARIVAUX

au TNS: le passage du coeur à la pensée et de la pensée aux mots

Marivaux, c'est avant l'aventure du coeur, et la difficulté de passer du coeur à la pensée et de la pensée aux mots ("*J'ai guetté toutes les niches, où l'amour se cache lorsqu'il craint de se montrer et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches".).* Le langage est coercitif et contraignant, Le Chevalier et La Marquise, tout comme Lisette et Lubin, s'en rendent bien compte en voyant tout le mal qu'ils ont à formuler leur pensée comme elle leur apparaît dans leur esprit, en ne trouvant pas les formulations adéquates, en se perdant dans un alignement interminable de politesses superflues, en trébuchant sur certains mots, comme le mot "amour". Car la situation (perte d'un être cher, sauf pour Lisette qui n'a perdu personne) et les conventions leur interdisent d'écouter l'appel, pourtant irrépressible, de la passion et d'être même tout simplement ouverts à l'idée qu'ils pourraient véritablement tomber **amoureux** à ce moment-même, La Marquise du Chevalier, Lubin de Lisette, le Chevalier de la Marquise, Lisette de Lubin, qu'ils le sont peut-être même déjà, mais qu'ils ne l'osent pas se l'avouer, que le mot "amour" a été éradiqué violemment de leur vocabulaire, leur expression devenant confuse tout en provoquant un certain charme. Luc Bondy guette ces mouvements infinitésimaux du coeur, ces rapides inflexions de la voix à première vue illégitimes, une légère précipitation des pas, des regards furtifs, toutes les onces de joie extatique, de tremblotement sentimental, de frisson sensuel qui se dissimulent ça et là.

C'est cela enfin qui fait le grand charme du théâtre de Marivaux, et ainsi de *La seconde surprise de l'amour.* C'est cette constante inéquation, ce perpétuel désaccord entre mots, sentiments, et éléments physiques (regards, gestes, sourires). C'est d'ailleurs pour cela que la Marquise, déboussolée et désespérée, s'en vient à dire à deux reprises: "*Je ne sais où j'en suis.",* car le "Non" proféré par le Chevalier au Comte lorsque celui-ci lui demande s'il aime la Marquise semble donc montrer qu'il n'a véritablement pas de sentiments pour elle, d'autre part la nervosité décelable dans sa voix, l'intensité de ses regards parlent plutôt pour un dépit amoureux, enfin la Marquise ne sait comment se positionner par rapport à cela, s'interdisant toujours à la possibilité de tomber une nouvelle fois amoureuse. En fait le champ réducteur des mots explique aussi la grande quantité des "Oh", des "Ah", des soupires, des rires, des silences, des béances, des pleurs, des vides, tout ce qui finalement exprime un sentiment de façon plus évidente et moins sinueuse. Les mots ne sont que lieux communs, politesses, illusion de communiquer avec l'autre ou véritable communication, et alors échange ou joute verbale (le passage de la lecture de Hortensius). Mais ils sont loin de révéler à eux seuls la substantifique moelle, l'essence du théâtre de Marivaux. Ainsi le spectacle de Bondy insiste aussi sur la nécessité de mettre en scène Marivaux, la nécessité de faire vivre aujourd'hui ce théâtre qui n'a pas pris une seule ride (la langue est en fait

très moderne - celle de Molière paraît un peu vieillie en comparaison - et pourrait presque être parlée de nos jours).

La mise en scène de Bondy paraît vouloir compenser le côté contraignant et coercitif des mots, en conjuguant ce langage avec d'autres. Ici tout parle, tout est signifiant, porteur d'un message. Le rideau noir dans lequel la Marquise se recroqueville en pleurant abondamment au début de la pièce montre son deuil, sa tristesse, son refus de recommencer une nouvelle vie (elle ne se découvre pas, et reste enveloppée, ce qui traduit une résolution obstinée de ne plus participer ni aux douleurs ni aux joies du monde).

Le grand fond rose qui balaie l'arrière scène dans toute sa longueur et sa largeur peut représenter la part de *mystère* inhérente au monde des sentiments, ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne sait pas et qu'on ne peut que deviner- car la toile rose est avant là pour cacher quelque chose, pour recouvrir. Puis le changement brusque de la coloration des parois entourant la toile (vert, bleu, violet...) traduit ou **pourrait** traduire - car une grande part d'interprétation et de liberté est laissée au spectateur - les tout aussi brusques surgissements de la passion, les changements des êtres, leurs déclics, leurs contradictions mises enfin au grand jour, leurs évolutions sentimentales... Après, les petits cailloux inégalement répandus sur le sol ont aussi un incontestable rôle symbolique, signifiant: sur un tel sol les personnages marchent de façon improvisée, claudiquent, trébuchent, esquissent presque des pas de danse - autant de mouvements pour montrer admirablement bien la lente progression du sentiment, les tâtonnements répétés du coeur, l'avancée de l'amour par un entrelacs de zigzags déroutant. Finalement, à la fin, les deux maisons du Chevalier et de la Marquise, écartées pendant toute la durée de la représentation, se rejoignent, s'unissent et se confondent: une manière de **montrer** concrètement, théâtralement l'union des coeurs des deux personnages, l'accord de leurs âmes et de leurs êtres qui devient tout à coup flagrant et évident. Bref, la manière dont tous les langages du théâtre se conjuguent, s'allient, se déclinent ici pour suggérer le désaccord des mots et de la pensée, le jaillissement soudain de la passion, la tristesse du deuil - cette fusion, cet équilibre parfait entre sol, toile, regards, musique, cailloux, rideaux, gestes, sourires, soupires, corps, maisons est tout simplement prodigieux. Un grand moment de théâtre.

Matthias Turcaud 1èreL2

LE JOURNAL QUI GOMME LES DISCRIMINATIONS

Des jeunes unis pour lutter contre la discrimination. Leurs armes ? La parole, la réflexion, l'aide d'élus adultes... et un journal réalisé en direct pour immortaliser cette journée.

Le vendredi 13 mars, à huit heures, cinq PONTOnewsiens sont arrivés dans les la salle de rédaction temporaire de « L'Écho de l'Agora ». Nous avions pour mission, avec l'aide de journalistes confirmés, Tressia Boukhors et Jean Massiet, de créer entièrement un Journal En Direct, souvenir de leur journée de discussion.

Nous avons vite compris que notre ennemi principal était le temps, et notre meilleure alliée l'organisation. Distribution des tâches et au boulot. De la séance d'ouverture à la séance plénière, en passant par les groupes de travail, nous avons couru partout toute la matinée : chasseurs d'images et de l'information, nous avons interviewé des jeunes, des personnalités importantes… et pas eu le temps de déjeuner. Dans l'après midi, entre deux bouchées de sandwichs, rescapés du buffet auquel nous n'avons pu assister, nous avons rédigé nos articles…

« Arg, on va être en retard ! Tant pis, pas le temps de corriger les fautes de frappes, il faut finir les perles. Quoi ? On n'a rien de mieux que « On a appris des trucs, mais j'ai oublié » ? Comment ça, il y a un bug ? Pourquoi les photos sont toutes noires ? » Et là, les jeunes ont commencé à sortir de réunion. Mais on a réussi. A quatre heures, on était prêt, et on a pu leur distribuer le fruit de notre travail.

Merci à celles et ceux qui nous ont donné l'opportunité de nous mettre dans les conditions et la peau de journalistes « de terrain » pendant six heures.

Eline Roane de Mathuisieulx, Camilla Zerr, Anouk Heili, 2nde2

LES COULISSES DES DNA

Le 26 mars, quarante lycéens assoiffés de savoir entrèrent dans les locaux des Dernières Nouvelles d'Alsace, prêts à découvrir les coulisses de la presse.

Ce matin-là, nous avons assisté à une authentique conférence de rédaction, composée de journalistes responsables des différentes rubriques du journal et présidée par un rédac' chef dynamique et loquace.

Pour ceux à qui le sens du terme « conférence de rédaction » échapperait, sachez qu'il s'agit de la dernière réunion, l'ultime briefing avant la sortie d'un numéro. Elle joue un rôle important : c'est elle qui déterminera le visage et le contenu final du journal.

Tout d'abord, nous avons assisté aux discussions et découvert en avant-première les principaux sujets. Un évènement nous fit tout particulièrement sourire : une tentative d'enlèvement. N'allez pas croire que nous nous sommes délectés des malheurs d'un pauvre enfant, au contraire : alors que l'agresseur tentait de kidnapper le bambin, ses camarades ont défendu leur ami en se jetant comme un seul homme sur le malveillant ! Très vite, les adultes ont pris la situation en main, et

cette histoire se termine heureusement bien. *(Moralité cf Jean de la Fontaine, Le Lion et le Rat).*

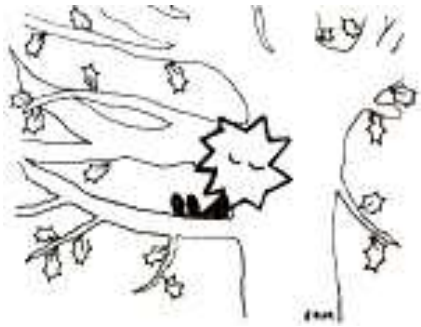
A la fin de la réunion officielle, nous avons eu l'occasion de poser nos questions aux professionnels. Nous avons appris, par exemple, que les journaux gratuits et internet n'avaient pas forcément l'avantage sur les journaux payants. Comme les abonnés reçoivent leur exemplaire tôt le matin, celui distribué à la sortie du tram n'est d'aucune utilité. De plus, les infos trouvées sur le net sont souvent servies « crues », sans mise en forme et sans développement…

Notre soif de connaissance étanchée, nous partîmes ensemble pour de nouvelles aventures : les cours du jeudi après-midi...

Eline Roane de Mathuisieulx, 2nde2

Qu'est-ce qu'un bon journaliste ?

Curieux, passionné par le monde qui l'entoure, il possède une bonne culture générale. Désireux de faire partager son savoir, il est capable de trouver l'information, et le mot juste : avec un bon esprit d'analyse et de synthèse, le parfait journaliste maîtrise évidemment parfaitement l'orthographe et la grammaire.



La défenseure des enfants à l'écoute des Jeunes Alsaciens

Dominique Versini, défenseure des enfants, dans le cadre de son tour de France, et l'ensemble des professionnels et des élus en charge de la jeunesse se sont retrouvés le 12 mai dernier à la Cité administrative de Strasbourg. Le but de cette rencontre était de mesurer les avancées et les difficultés rencontrées dans le domaine du droit à l'expression et à la participation des mineurs.

La défenseure des enfants débuta la réunion par une entrée matière relatant son tour de France à l'occasion du programme « Parole aux Jeunes ». Celui-ci avait pour but d'aborder avec les jeunes des thèmes tels que l'éducation, la justice, la famille, la santé ou encore les droits. Elle annonça aussi à cette occasion son désir d'une égalité de traitement et d'un droit à l'identité pour tous les enfants et dans tous les pays.

Cette « étape » strasbourgeoise se déroula en trois parties : tout d'abord, les collectivités territoriales présentèrent les actions et les dispositifs mis en œuvre par elles-mêmes. Les représentants de certaines associations listèrent, par la suite, les actions menées par et pour les jeunes. Ce fut enfin au tour des services de l'Etat de s'exprimer.

Parmi les collectivités territoriales était présente la ville de Schiltigheim, représentée par une partie du conseil municipal ainsi que par son maire, Raphaël Nisand. Cette municipalité peut en effet être fière de son conseil municipal des enfants, qui fut le premier de France. C'est dans ce cadre que se réunissent régulièrement des écoliers de CM1 et de CM2 dans le but de débattre et de faire changer les choses. « C'est une expérience fructueuse, formatrice », explique le maire de Schiltigheim. Dans la même optique, les représentants du Conseil Général racontèrent la création du numéro vert «PASS-AGE» et celle de l'opération collégienne « Agenda 21»,

ayant pour but l'échange entre les différents territoires.

Les associations représentées se nommaient « Unis vers le sport », «Unicité» et « Le son de la rue». Cette dernière avait été crée dans un but artistique avant de devenir une association à part entière. Sa représentante est une jeune femme déterminée et impliquée dans sa volonté de « rassembler tout le monde ». « Notre association s'adresse aux jeunes voulant trouver une place dans le milieu artistique mais elle donne aussi à ceux-ci un certain sens de la citoyenneté. Il serait bon pour les jeunes impliqués dans l'art d'obtenir une bourse artistique grâce à laquelle ils pourraient prendre des cours de dessin, de théâtre ou de chant », propose la responsable de l'association.

Ce furent enfin les services de l'Etat mais surtout des jeunes élus au Conseil de la Vie lycéenne qui s'exprimèrent. Parmi eux, Aurélien Bonnarel, élève au lycée des Pontonniers. Celui-ci chercha à apporter de nouvelles idées et à faire la critique de certains rouages de la vie lycéenne. Les problèmes abordés furent ainsi l'élection au Conseil de la Vie Lycéenne, se faisant trop rarement (tous les deux ans), l'absence de formation pour les jeunes participant à ce conseil ou encore le taux d'abstention lors du vote dans les lycées. Les demandes des élus lycéens étaient claires : « Il faut augmenter la fréquence des réunions du conseil, donner des informations aux élèves et définir un budget clair pour le CAVL» demande Aurélien. Parmi les autres requêtes, figure celle d'un vrai droit syndical, celle de la création d'une carte nationale du lycéen ou encore celle de la mise en valeur de l'ECJS, matière dont les heures de cours seraient, d'après les élèves présents, insuffisantes.

La réunion s'acheva trois heures plus tard, après de riches débats entre ses membres sous l'œil satisfait de Dominique Versini, ayant pu s'enrichir de nouvelles observations qui serviront à élaborer un rapport futur sur les conditions de la vie lycéenne et la vie des jeunes en général.

Anouk Heili, 2nde2

IMPRESSIONS DE BERLIN

Ein deutscher Panisse

Le soir, quand l'esprit est fatigué, quand la tête est vidée, quand le corps est engourdi, quand les membres sont ankylosés, quand tout l'être éreinté,
Le soir, après visites, visions, discussions, promenades, découvertes, pêle-mêle,
Le soir, dans l'hôtel, autour d'une table,
Le soir, avec profs et élèves,
Le soir, à cinq
On joue tout simplement quelques parties intensives et palpitantes de Tarot.
Avec un chien, avec des bouhs, avec des joueurs qui pissent, et font des commentaires à mi-voix, et maugréent, et tapent du pied, et se rappellent des cartes qui sont tombées, et de celles qui tomberont, et de celles qui sont

sur le point de tomber peut-être. Eh! oui! qu'est-ce que je disais, palpitantes, les parties de Tarot, palpitantes, palpitantes!

De la U-Bahn à la U-Bahn... en passant par la S-Bahn

Berlin, c'étaient avant tout des pérégrinations aventureuses et périlleuses, incluant tous les moyens de transport variés et divers: U-Bahn, S-Bahn, Brandenburger Tor-Bahn, DDR-Bahn, DieLegendevonPaulundPaula-Bahn, Humpich-Bahn, FranzösischerDom-Bahn, MeidingerHotel-Bahn, MatthiasDerVerrückte-Bahn, Hohenschönhausen-Bahn, Reichtstagkuppel-Bahn,... Eh! oui que de souvenirs laissés, éparpillés, dilués, dans toutes ces Bahn dans lesquelles on s'est assis, relevé, couché, affalé, dans lesquelles on a rigolé, crié, chuchoté, soupiré, éternué, parlé, papoté, taquiné,...

DDR-Gefängnis Hohenschönhausen (Texte inspiré de...)

Les couloirs sont étroits. Les murs sont froids. Le plafond est bas. Les cellules sont verrouillées. Le soleil n'est plus là. L'espoir s'est

défiguré. Les yeux sont vides. La chaleur est glaciale. Les sourires sont transpercés. Le coeur est malade. La gorge est sèche. Les barreaux sont nauséeux. Le pain est rance. L'eau est à moitié là. La vie est périmée. La vie est démodée. La vie est un cul-de-sac. La marmelade sur le pain ressemble à la fornication d'un porc. Le lit fait 1m10. Le corps pue. Les ongles sont sales. Il y a plein de pustules partout. Et plein de cernes. L'oeil est noir. L'oeil est couvert de pisse. La lumière est une plaisanterie. Les couleurs sont aveugles. Le vide est béant. La vie dit "Stop". La vie est trouée. L'avenir est passé.

Andreas Treibel, Jenny Kennedy, John F. Gabler et Hedda Humpich

Bon c'est bien joli et gentil les boutades, les plaisanteries, les facéties, les chansons, la bonne humeur, les rigolades! Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un voyage pédagogique. Il s'agit d'en retirer un enseignement fructueux. Il ne s'agit pas de tout oublier. Il faut qu'il reste des traces, des empreintes absolument indélébiles. Et puis de ne pas laisser de côté le cours d'allemand.
On se retrouve ainsi à repenser à *Die Legende von Paul und Paula* dans la coupole du Reichstag, à penser au plan d'une dissertation dans le bâtiment de la conférence de Wannsee et à se dire que finalement la couleur du pull de la guide de la Nouvelle Synagogue ressemble étrangement à la couleur de la pupille du cousin germain de Willibald Schmidt.

Matthias

Réussir à tenir Matthias en place pendant 5 jours?
Lui faire oublier le théatre ne serait-ce que le long d'un séjour?
Impensable!
Ce qui nous donne donc:
Matthias incontrôlable,
Rires insoutenables,
Sucrier irréparable,
Mais tout de même: Soirée mémorable!

Matthias Turcaud, 1L2
Térésa Brucker, 1ES2

OPINION EXPRESSE

Benoît XVI, pas très catholique.

- Il a réhabilité quatre évêques intégristes excommuniés en 1988 par son prédécesseur, Jean-Paul II. L'un d'eux, Richard Williamson, est négationniste : il a nié l'existence des chambres à gaz, qui ont tués plus de 6 millions de juifs pendant la Seconde Guerre Mondiale.

24 janvier 2009

- Il a affirmé, lors d'une intervention au Cameroun, que le préservatif aggravait la propagation du sida.

17 mars 2009

Eline Roane de Mathuisieulx, 2nde2

Lettre anonyme

Je suis une lettre lancée à la mer. Peu à peu, je m'étire : je deviens un mot. Puis une phrase, puis un livre, et le sel attaque mes feuilles. Je flotte. Trempé, je vois mes lettres s'effacer une à une. Je deviens jaune, mou et fragile. Les seuls mots encore visibles sont gravés sur ma tranche. Après m'avoir nourri, la mer me dévore et je perds une page, puis deux : au final, c'est tout mon corps qui s'abîme. Je n'ai plus qu'une couverture, j'échoue sur une plage et on me récupère. Après quelques échanges, on m'ajoute des anneaux et je deviens classeur. Je me remplis à nouveau mais les mots sonnent faux, et mon humeur en pâtit. Je deviens de plus en plus sombre et on me rejette. Je deviens vide à nouveau et je regrette. Dans les ordures, des journaux imprimés. Des cahiers. Des reliures bouffées par le temps et les mites. On m'amène avec eux dans un grand four et je ne suis à nouveau plus qu'une lettre, plus qu'un son : celui du papier qu'on brûle dans le ronronnement du feu.

Le feu s'éteint et je demeure : je suis une lettre. Une lettre revenue à la terre, et je pousse à nouveau.

Je deviens le bout d'une fleur, coloré et humide de rosée. Le parfum que j'exhale attire les hommes. L'un d'eux m'arrache du sol et m'offre à son voisin, plus maigre et plus petit. Je suis mis en pot et je fane : je deviens le parfum. Le vent me porte où je refuse d'aller : je me disperse et je disparais. Il ne reste de moi qu'une lettre, une lettre au bout d'une fleur.

Ioannis Katsaros, TS°4

Impression fUgItIvE

de Matthias Turcaud (2009)

Il avait comme d'habitude pris le même tram, auquel il s'était déjà habitué depuis longtemps. C'était le E, il avait eu de la chance, il venait juste d'arriver à la station et de jeter un coup d'oeil à l'affichage, que le tram se trouvait juste devant lui. À présent il se trouvait assis sur une banquette vieillie, à couleur rose saumon assez effritée. Il avait un livre à la main, mais il ne le feuilletait pas, peut-être par lassitude ou par ennui. Il laissait couler son regard à travers la vitre, essayait parfois d'enregistrer un élément, de capter des détails fugaces que, ça et là, son oeil rencontrait: une jeune femme pressée sur son vélo, une étreinte convulsive d'amoureux sur un banc, un chien qu'on promenait, des allées d'arbre, un rayon de soleil persistant sur une crêperie au coin d'une rue. Mais alors qu'il déployait pourtant d'intenses efforts pour se rappeler ces petits moments, il les oubliait presque aussitôt, et tous ces instants, toutes ces visions, tous ces morceaux, toutes ces parcelles de vie s'évaporaient presque aussitôt dans leur douloureuse évanescence. Parfois, également par lassitude ou par ennui, il lorgnait les jeunes filles qui se trouvaient à ses côtés, éparpillées dans le tram E. Son regard était un serpent vicieux qui se glissait insidieusement partout, qui entrait dans les oreilles, se plaisait longuement dans leurs espèces d'arabesques orientales, qui se posait sur les commissures de lèvres empourprées et joliment retroussées, qui allait sous les manches des chemisiers, se frayait un chemin sous les jupes, imaginait la courbe des fesses, la tournure des reins, le nombre de grains de beauté sur un dos. Enfin, il se lassa de cette activité. Il regarda un peu dans son livre, tourna mollement des pages qui lui apparaissaient dénuées de tout sens. Puis il se gratta le nez. Bâilla. S'étira. Se gratta encore quelque part. Regarda en l'air. Réfléchit au néant. Se mordit les lèvres. Ferma les yeux. Les rouvrit. Bâilla une seconde fois. Aspira sa salive. Amena son poignet gauche devant ses yeux pour consulter sa montre, mais constata à ce moment-là qu'il l'avait oubliée. Bâilla une troisième fois. Se gratta sous les aisselles. Réfléchit encore, un peu, s'alanguissant dans sa réflexion, se vautrant inutilement dans sa méditation comme un cochon dans sa boue. Bâilla une... Mais à ce moment-là le tram s'arrêta à la station Faubourg National. Il sortit. Cela faisait déjà un bon bout de temps qu'il était dehors, mais ce ne fut qu'après deux minutes et une poussière de secondes qu'il remarqua qu'il pleuvait.

Il éprouva alors le besoin de faire le point sur sa journée: ce qu'il avait appris, ce qu'il avait fait, pourquoi, ce qui l'avait changé, comment, en quel concours de circonstances, par quel hasard, ce qui l'avait amené à faire ci, ce qui l'avait amené à faire ça, ce qui l'avait frappé, les phrases qu'il avait dites, les phrases que d'autres avait dites, les gestes qu'il avait fait, les gestes que d'autres avaient fait. Mais il s'embrouilla assez rapidement, les choses dont il se rappelait, il ne savait plus si c'était de la journée qu'il était en train de vivre et qui venait de se terminer, ou bien si c'étaient déjà des choses datées de hier, d'avant hier, d'avant dix-neuf jours et des poussières. Il avait l'impression d'avoir perdu la notion du temps. Dans son esprit les heures et les mois se confondaient avec les années et les minutes. C'était un mélange assez hétérogène, un chaos discordant, une bouillabaisse douteuse. Bouillabaisse... Tiens, c'était drôle que ce mot venait de se frayer un chemin dans le zig-zag pourtant labyrinthique de son esprit plutôt asymétrique. Cela faisait pourtant longtemps qu'il n'avait plus mangé de bouillabaisse. Il se demanda même s'il n'en avait jamais mangé. En tout cas il n'arrivait plus à associer ce plat avec une image. Il ne se souvenait même plus à quoi ça ressemblait, une bouillabaisse. Cela devait bien être quelque chose avec du poisson mais...

C'est alors qu'il demeura immobile, comme tout à coup frappé d'apoplexie. Il se remémora un moment. Il ne se souvenait plus, pareillement, si ce moment s'était passé pendant la journée, ou alors hier, ou alors il y a quelques jours. Mais en tout cas il

avait envie de se rappeler ce moment, maintenant, tout de suite, dans toutes ses facettes, sous tous ses aspects. Il avait l'envie, mais aussi le besoin de raviver ce souvenir, de le raviver illico presto, sans perdre un seul instant. C'était un besoin d'une urgence folle, d'une urgence avec laquelle il était inutile de plaisanter. Évidemment un oeil critique définirait ce moment comme un des frissons phalliques qui lui étaient maintenant très familiers, un désir exacerbé de jouissance sexuelle correspondant à une grande poussée d'hormones. Mais lui savait que c'était plus que cela, que ce n'était pas un moment qu'on pouvait si facilement étiqueter et renvoyer au placard au balai. Il se souvint que ce moment l'avait totalement chamboulé, lui avait remué les tripes et secoué les membres dans tous les sens.

Il se souvint. Il était... assis. Assis, dehors, sur un banc, dans la cour. Il faisait... assez beau, oui, assez beau, si son souvenir ne le trompait pas, si sa mémoire ne lui jouait pas quelque tour facétieux, assez beau. Peut-être le "assez" n'était-il pas le mot le plus adéquat. Il lisait Flaubert. Là encore il ne souvenait plus si c'était *Madame Bovary*, *L'Éducation sentimentale* ou encore *Les Trois Contes*. C'est comme si sa mémoire avait choisi d'effacer totalement ce détail, lui indiquant de cette façon qu'il s'agissait là de quelque chose de risible, de dérisoire, d'indigne d'être retenu, voué à être oublié, évaporé, jeté à l'évier, ou dans les déchets, dans un grand sac plastique en noir avec un anneau translucide. En tout cas il lisait Flaubert. La lumière du soleil l'irradiait un peu de toute sa majesté impériale, l'aveuglait un peu également, par la même occasion. Des gens... allaient, ça et là, dans la cour, discutant, marchant, riant, mangeant, buvant, s'esclaffant, se touchant, s'embrassant, se repoussant. Un kaléidoscope vivant se déroulait devant ses yeux. Une scène d'opéra à laquelle il ne fallait absolument rien manquer... Il posa son livre, son livre de Flaubert, à côté de lui, à côté de lui sur le banc, sur le banc vert, sur le banc vert et immense, sur lequel il était assis, tout seul. Il... absorba. Il absorba tout ce qu'il y avait devant lui, essayait de discerner des détails, des choses inédites, frappantes, singulières, originales. Une moue qui tout à coup se muait en sourire impromptu. Un élégant balancement des hanches. Un geste nimbé de l'aura d'un insaisissable mystère. La veine saillante d'une main qui se dirigeait dans l'air et indiquait quelque chose, rendue dorée et brillante par l'éclat entêtant du soleil aveuglant.

Il se plaisait à ce rôle de contemplateur muet et béat, l'artiste jouisseur qui choisissait, dans tout l'immense panel de choses et de faits visibles et non visibles, ce qui était digne d'être relevé. Il lui semblait qu'il n'était plus qu'une paire d'yeux, deux rétines, deux iris, deux pupilles, deux humeurs aqueuses, deux arcades sourcilières. Cette idée l'enchantait, l'enthousiasmait, il la trouvait prodigieuse. Il était donc assis sur ce banc, sur ce banc vert et immense sur lequel il était assis tout seul, et il regardait. Il regardait. Intensément, longuement. Il lui semblait qu'il ne clignait jamais des paupières un seul instant.

Pour l'instant, tout ce qu'il voyait, regardait, scrutait, toisait, contemplait, décryptait, décodait, déchiffrait, examinait ne formait qu'une masse plus ou moins homogène, une grande fresque de Jacques-Louis David ou de Eugène Delacroix. Mais, à un certain moment, il y eut un déclic, quelque chose se passa. Quelque chose se mit en place soudainement. Quelque chose s'enclencha. Quelque chose de... Il continuait à regarder, à regarder sur son banc, sur son banc vert, sur son banc vert et immense sur lequel il était assis, tout seul. Il n'avait pas mangé ce midi-là, en tout cas il ne s'en souvenait plus, sa bouche était sèche et il sentait un espèce de creux dans l'estomac. Mais il oublia vite sa bouche sèche et son creux dans l'estomac. Il y avaient... Il y avaient, partout, là, et là-bas, ça et là, dispersées et éparpillées, et en même temps mélangées et confondues, partout des choses qu'il fallait, qu'il voulait... voir. Des petites choses en apparence insignifiantes qu'il voulait tout à coup extirper du grand champ de la réalité, qu'il voulait choisir, élire entre toutes, entre toutes les choses réelles et existantes, et qu'il désirait exalter, magnifier, sublimer à jamais. Il continua à regarder. Son regard se fit plus insistant, l'ouverture de sa pupille plus importante. Il avait l'air comme frappé d'une illumination. Son visage était littéralement transformé, métamorphosé. Il regardait, regardait toujours cette activité, cette activité d'abeilles butinantes qui se déployait devant lui, sous ses yeux. Ces gens qui discutaient, marchaient, s'enlaçaient, riaient, s'esclaffaient, jouaient, se touchaient,

s'attiraient, se repoussaient, se séduisaient, se plaisantaient. Toute cette vie devant lui, qui ne s'arrêtait jamais, qui continuait, qui continuait toujours, inlassablement à continuer.

Et puis tout à coup, une chose, une chose minime, infime, infinitésimale, tout à coup, se démarqua et transcenda tout le reste. Une jeune fille riante, éblouissante, étourdissante de vie, se tenait au milieu de la cour, à moitié couchée sur un tas de vestes nonchalamment composé, à côté duquel gisaient aussi des paquets de chips, des bonbons Haribo, des bouteilles de coca et de bière. Le soleil l'irradiait tout à fait, lui conférait une puissance absolument magique, envoûtante. Sa peau dorée, exaltante, parcourue de grains de beauté, rendue mielleuse par les rayons solaires dépassait généreusement de partout, des boutons mal fermés de son chemisier, de ses manches mal retroussées, de, de... de partout. Sa chemise était très ouverte. Et puis tout à coup, une boutade osée, l'ambiance générale, un quelque chose indéterminé de cocasse dans l'air la fit rire à gorge déployée, un rire d'enfant naïf et nu, et beau dans son extrême nudité dépouillée. Ce rire lui fit brusquement pencher le cou en arrière. Une bretelle de son soutien-gorge tomba sur le côté et, par la brèche ouverte de son chemisier sortit, ô moment exaltant, ô inoubliable ivresse, sortit un des tétons laiteux et roses de vie de ses seins affriolants. A ce moment-là, le temps sembla s'arrêter. Le petit point rose ressortait avec magie de l'aréole épanouie et large du sein, comme un petit point jaune parmi les pétales d'une marguerite. Rien n'existait plus. Il resta fixé sur ce téton à la fois incandescent et laiteux, fougueux et sucré. Rien n'existait plus sauf ce téton tout à coup inopinément révélé de cette jeune fille, de cette jeune fille, là, là à moitié couchée, comme une déesse, comme une sculpture de Canova, une sculpture qu'il avait vu une fois, oui une fois, il s'en rappelait à présence, à la Villa Borghèse à Rome. Tout son être était investi dans la contemplation assidue de ce moment de beauté absolument transcendantale, sublime. Il resta là, contemplatif, en apnée, sa concentration aiguisée le plus possible, tous ses sens en éveil. Ce moment l'avait chamboulé dans tous les sens, lui avait remué les membres et secoué les tripes. Il l'avait changé, bouleversé, transcendé. Il lui avait fait penser à un tas de choses, parfois aucunement reliées par un lien logique évident, l'amour, les kiwis, les poèmes de Pétrarque, le sein de la Madone allaitant son fils, les fours qui chauffent, le feu d'une cheminée qui crépite, l'onctuosité douce et irrésistible d'une lunette au flan. Bien entendu, assez rapidement, la jeune fille remit sa bretelle en place, ferma son chemisier, et tout partit, comme si cela ne s'était jamais réellement passé. Mais lui avait bien gardé cette vision en lui, au plus profond de lui-même.

Le rappel de cet instant... exceptionnel - il n'avait pas d'autres mots pour l'instant - lui fit l'effet d'une dynamite. Il évolua, pendant quelques temps, dans des sphères indéterminées et imprécises, repensant à cet instant, repensant à cette scène fabuleuse, sublime, transcendante, et ne sachant plus exactement ni où il était, ni quelle heure il était, ni quel mois, ni quelle année, ni quel siècle, ni quel ère de l'époque humaine. Tout avait disparu de son cerveau. Il n'y avait plus que cette image, cette petite image dérobée tout à coup, ce détail fugace, cette impression fugitive dérobée, subtilisée en maraudeur, en petit pickpocket malicieux, ce téton tout à coup inopinément surgissant, et du chemisier, et de la bretelle, de partout à la fois. Cette remémoration le transporta.

Il ne savait plus ce qu'il faisait. Il prit un tram au hasard, sans savoir où il voulait aller, pensa à Flaubert, se dit qu'il avait envie d'écrire. Sortit du tram, alla dans une boulangerie, acheta une torsade au chocolat, revint à la station, mangea sa torsade, revint à la boulangerie, acheta cette fois un escargot aux raisins et une croix de cannelle qu'il engloutit successivement, sortit, fit les cent pas, marcha, alla dans une direction puis dans une autre, pensa à Proust, se dit qu'il avait vraiment d'écrire. Il prit un autre tram, s'arrêta à la station prochaine, bouscula une femme, lui bafouilla un "Pardon" qu'elle sembla ne pas avoir eu le temps d'entendre, car elle était déjà partie quand il se retourna. Il rentra dans un autre tram, en ressortit, alla à la station Universités, ne savait pas ce qu'il pouvait y faire, pensa à Albert Cohen, et se dit que c'était une évidence pour lui qu'il allait écrire. Il marcha encore, se confondit avec le flot de gens qui allait vers la station République, fit rebrousse-chemin, alla à une autre station, se rendit dans une autre boulangerie, s'acheta un café, pensa à Camus. Il remarqua à ce moment-là qu'il avait

oublié d'appuyer sur la machine à café de la boulangerie pour sélectionner le lait et le sucre. Pourtant il ne supportait le café qu'avec du sucre et du lait. Il était jusque là incapable de le boire pur. Mais c'est ce qu'il fit. Il traîna encore dans les rues, par ci, par là, déambula le long des allées d'arbres verts et gorgés de lumière estivale. Puis il entra dans un cinéma, prit le programme à l'entrée qu'il consulta avec nonchalance, et le jeta quelque part. Il se demanda sur quoi il pouvait bien écrire. Se promena sur un pont, pensa à des centaines de romans qui l'avaient marqué, *Le pigeon* de Süskind, *La jalousie* de Robbe-Grillet, *Le lys dans la vallée* de Balzac. Il pensa à toutes ces histoires qui le travaillaient depuis si longtemps, à tous ces opéras, toutes ces pièces, tous ces films, tous ces poèmes - ah! ce qu'il aimait Éluard et Bauldelaire et Apollinaire et René Char. Il avait du mal à tout canaliser. Il se promena encore sur le même pont. S'assit à la terrasse d'un café, commanda un café au lait, mais partit avant qu'il n'arriva. Continua ses errances dans les rues, s'assit quelque part, se releva, éprouva encore une fois toutes ces démangeaisons à la main, sentit qu'il avait le besoin, le net besoin d'écrire quelque chose. Il fallait maintenant parvenir à la quintessence de tous ces moments de contemplation méditative, de tous ces moments où il s'était effacé, avait absorbé, enregistré, regardé, vu, mémorisé. Il alla à la librairie Kléber, jeta un coup d'oeil aux livres, compulsa des ouvrages nouveaux, feuilleta vaguement Colette, Giono, Le Clézio, Gracq. Mais il se sentait nerveux, en proie à une angoisse qu'il sentait sourdre de façon de plus en plus violente. Et en plus, ce qui l'agaçait, c'est qu'il l'avait le besoin, le besoin urgent, aussi urgent que d'uriner, de déféquer, de manger et de forniquer, le besoin d'écrire. D'écrire, de mettre tout simplement des mots les uns après les autres, d'écrire, de prendre son stylo dans la main et de construire, construire des choses, mettre en place des lettres, des mots, des virgules, des phrases, des points, des pages. Mais il fallait quand même un sujet. Et il n'avait pas de sujet. Il déambula encore, un peu, dans la librairie, à moitié ivre, touchant du bout du doigt quelques ouvrages par-ci, par-là. Il en prit quatre au hasard, les paya sans même les avoir regardés. Il continua à marcher dans les rues, s'arrêta à des bancs, recommença son interminable marche sous le soleil de juillet. Il pensa aux vacances, à des glaces, et puis à des choses plus abstraites, mais son esprit, son âme, son coeur, son corps revenait toujours à cette unique pensée "ÉCRIRE". C'est comme si tout le poussait à cela, comme si tous les êtres, les animaux, les minéraux, les végétaux, les hommes, les dieux de toutes les mythologies du monde, toutes les choses existantes et non existantes, réelles et non réelles, tout le vouait à cette destinée, tout lui disait "ÉCRIS". Mais il n'avait pas de sujet. Il se promena encore. Sa démarche s'accéléra, se fit plus nerveuse et plus saccadée. Il s'arrêtait partout, s'asseyait tout à coup en pleine rue, sous le regard effaré des passants, et prit la posture du Penseur de Rodin. Il ... Il fit des choses, sans savoir pourquoi il les faisait, allait quelque part, s'en retournait presque aussitôt d'où il était allé, laissa ses livres achetés sur un banc, marcha encore, puis tout à coup il s'arrêta, ébloui, comme Archimède lorsqu'il crie "Eurêka". Tout son être exprimait l'enchantement le plus merveilleux, l'enthousiasme le plus exalté. Il était Rastignac devant Paris, Julien Sorel devant son Destin. Il étendit ses bras en l'air, eut un sourire d'extase et cria "LE MAMELON". Oui, il allait écrire sur le mamelon, sur ce mamelon tout à coup surgissant de la bretelle du soutien-gorge de cette jeune fille inconnue riant à gorge déployée, à moitié couchée sur un tas de vestes nonchalamment composé. Sur cette impression fugitive retenue dans les mailles oppressantes du Temps. Il commencerait le soir même.

ADIEUX

Ça y est c'est la fin de l'année de Terminale. Le bac dans un mois. Il est 23h51 et, comme toutes les veilles de conférences de rédaction, je finis mes articles pour qu'ils arrivent à l'heure. Je serais dégoûtée en voyant que les articles arrivant en retard seront quand même acceptés mais j'ai l'habitude...

C'est triste de devoir quitter le Pontonews parce que c'est comme une deuxième famille. Beaucoup de rigolades, c'est sympa de rencontrer d'autres gens ouverts au monde.

Le Pontonews a été une expérience extraordinaire et même si je n'y ai que participé pendant deux ans, j'ai adoré remplir la rubrique « Environnement » qui me tient vraiment à cœur. J'ai pu interviewé deux de mes groupes préférés et j'ai gagné un voyage à Paris et Berlin grâce à un article sur Tokio Hotel. Beaucoup de rêves réalisés en 2 ans... Je regrette de devoir partir et j'espère que l'équipe du Pontonews partira avec une motivation nouvelle l'année prochaine ! En tout cas, grâce à cette expérience, j'ai reconsidéré mais projets pour le futur. Pourquoi pas finir journaliste ? C'est une passion...

Clara Burgard, TS4

Comme tout le monde le sait c'est la fin de l'année, les secondes pleurent de joie, les premières pleurent de stress et les terminales pleurent parce qu'on leur met du sel dans les yeux. Après trois ans passés dans un lycée qui réclame des droits à J.K. Rowling pour l'apparence féérique de Poudlard, se dire qu'on revient au monde réel, c'est décevant ! Et d'autant plus pour les membres du Pontonews (qui eux réclament des droits à l'Express et au Monde pour leur avoir piqué toutes leurs idées).

Comme je suis élève de terminale moi-même, je dois rajouter que la destruction du foyer y est pour beaucoup dans le sentiment de nostalgie que nous ressentons tous. Egalement, je peux vous dire que la phrase précédente est beaucoup trop pédante pour un adieu au lycée, alors je vais m'y prendre autrement.

Je suis entré au Pontonews en première en espérant y faire passer de nouvelles à tous les numéros ; j'ai depuis compris que j'étais beaucoup trop paresseux et qu'il doit bien y avoir une nouvelle de moi pour trois numéros. Pas un article n'est signé de ma main, je n'ai pas été très utile au Pontonews, si ce n'est à maintenir la bonne humeur dans l'équipe. C'est pourquoi je voudrais remercier toute l'équipe qui part cette année, entre autre Clara qui m'a permis d'avoir une place de concert gratuite, Fanny qui dessine des petites culottes rayées, Nils qui n'a rien fait non plus, et puis moi aussi tiens, parce que je m'aime.

Et pour finir cette année dans la joie et la bonne humeur : j'avais voté pour que Pompon ait un bec et ressemble à la chouette ! Et personne ne m'a écouté ! Pontonews, je te maudiiiis !

Iaonnis Katsaros, TS4

Bye Bye Bye !

Voilà.
Cela fait trois ans que je suis au Pontonews. Trois années, trois équipes bien différentes. Place au moment mélancolie, un peu cheap, un peu kitsch, au dernier article du journaliste du « PN ». À ma vision de tous ces lundis et mardis passés au CDI entre midi et deux.

La première année, cloîtré dans la salle info du CDI, on se donnait l'impression d'être le petit journal résistant (n'ayons pas peur des mots), qui affichait ce qu'il pensait sous la lumière blafarde des néons et qui publiait ce que « les bonnes mœurs » (comprenez la censure directoriale) laissaient passer. Ma première année en tant qu'assistante maquettiste et fournisseuse officielle de slogans… parfois douteux.

L'année suivante, installés du côté coin lecture, on a appris à hurler « Le CDI est fermé ! » tous en cœur, à courir pour ouvrir la porte aux retardataires (n'est-ce pas Mme Corbin ?), à être plus soudés et productifs que jamais. Les numéros faisaient 60 pages (eh oui), on se croyait en retard alors qu'on dépassait les délais d'une semaine, à la conférence de rédaction on était tous là et on lisait les éditos de Marie. Cette année, ce fut ma première maquette gérée toute seule, mon étiquette de tortionnaire (oui, je râle un peu, il paraît), la course après les sources mises en forme, beaucoup de rires et de gueulantes. Et Expresso, cette compétition si particulière et si intense à vivre !

Et voilà, la dernière année. Une nouvelle équipe, pleine de petits secondes. Plus grand monde des années passées, même les premières devenus des terminales. Clara, Iaonnis, Charlotte et moi sommes les rescapés, accompagnés de Lucien et Matthias. On est un peu moins de quarante pour la première réunion – un peu plus chaque année nous rejoignent -, aujourd'hui pas plus de dix. La fonte des journalistes s'est opérée avec sa rigueur habituelle entre décembre et février. Puis la semaine du Bac blanc arrive, les terminales se font rares. À moi de gérer seule la maquette et la mise en page, Natalia a eu son bac. Les délais sont plus que jamais envoyés dans la stratosphère et la maquette se boucle avec difficulté pour le n°23. Aujourd'hui, on prépare le n°24. Le dernier numéro. Mais j'aime toujours le journal, la nouvelle fraîcheur qu'il a acquise grâce à ses dossiers, sa nouvelle équipe que je vois se former.

J'ai connu Antoine, sa rubrique Homo Numericus et ses nouvelles remarquables – soutenu jusqu'au bout par Mme Marchand-, James, journaliste éclair, Simon et ses remarquables et pertinentes critiques littéraires (c.f n°11, p.19) - sans oublier ses articles toujours prévus, jamais vus-, Christelle, le jour cuisinière et la nuit dans les coulisses des concerts pour le journal, Julie qui fit vivre la rubrique sport comme personne, Tressia, toujours là pour nous rappeler que la culture ça se pratique, Natalia, maquettiste en chef au cœur en or, Marie et son petit vietnamien aux éditos acérés, et tous les autres, tous ceux qui ont fait le Pontonews pendant ces trois ans. Clara et son engagement, ses articles toujours envoyés à temps et dans les formes, Iaonnis, toujours en avance avec moi devant la porte fermée (même sous la pluie) du CDI, Matthias (son seul prénom se suffit à lui-même), enfin bref, eux quoi. Tous ceux que je ne pourrais pas oublier parce que vos plumes et vos paroles se sont gravés dans ma mémoire.

Et bien sûr, celles sans qui le journal ne serait qu'une vague idée au fond d'un casier du deuxième étage. Nos directrices de publication, Mme Rouve, Mme Corbin, Mme Martineau et Mme Malfant. Qui ont porté le projet, guidé (et participé à) nos élucubrations, qui ont rattrapé les coquilles, ont toujours veillé pour fignoler ce qui ne l'était pas. Qui ont animé avec passion et douceur ces trois années de réunions. Merci.

Je n'ai pas su faire court pour résumer ce tourbillon d'émotion qui me saisit quand je pense à ces quelques mots : *« J'ai participé pendant trois ans aux Pontonews et aujourd'hui, je pars… »*
Bye Bye Bye comme chante un groupe que j'aime, bye bye bye à vous tous, directrices, journalistes, lecteurs.

On rira bien si je redouble !

Stahl Fanny, TL2

Ce à quoi vous avez échappé…

Une couverture avec une pile de clémentines, parce qu'en hiver il faut de la vitamine C.
Une couverture avec des vaches perplexes.
Une couverture sans couverture.
Des slogans géniaux.
Un article sur la Creuse, parce que c'est extra la Creuse.
Et des tas d'autres trucs étouffés dans l'œuf, parce que quoiqu'on en dise, la liberté de la presse, c'est plus trop ça …

SOS !

Tu es cruel, méchant, tu n'aimes personnes et n'hésites pas à crier plus fort que les autres ?
Tu as un goût pour les belles choses ? Tu te sens motivé pour supporter le poids d'une tâche sur laquelle toute une structure repose ? Tu sais utiliser un ordinateur et les plantages de logiciels ne te font pas peur ?

Alors, toi aussi, devient maquettiste pour le Pontonews !

Une expérience unique à vivre ! Pendant trois (ou deux) ans, martyrise toute l'équipe de rédaction en imposant ta loi, parce que sans toi, le journal ne sort pas ! Tu vivras des semaines géniales à courir après les articles et les sources et tu pourras enguirlander tout le monde légitimement ! Et en plus, ton sens artistique fera que tout le monde aimera lire le journal sans avoir mal aux yeux.

Si tu es intéressé(e), envoie un mail au journal ou présente-toi l'année prochaine à la première réunion du journal. Une formation te sera dispensée et toi aussi alors, tu seras prêt à tout défoncer !

N.B : Si tu es doux, gentil, que tu aimes tout le monde et qu'en plus tu es patient, ta candidature peut aussi être retenue !

Tu es doué ?
Intéressé par le monde qui t'entoure ?
Tu manges seul à midi ?

Ton ouverture d'esprit, tes capacités d'analyse, ta bonne humeur ou n'importe lequel de tes talents ont besoin de s'exprimer ?

Rejoins l'équipe du journal !

TOI AUSSI ECRIS UN ARTICLE...

Pontonews
Rédaction et Administration :
Lycée International des Pontonniers
1 rue des Pontonniers
67 081 Strasbourg Cedex
Mail : ponto.news@laposte.net

Directrices de publication : Mesdames Malfant, Martineau
Maquette, mise en page : Eline Roane de Mathuisieulx, Fanny Stahl
Illustrations de couverture : Nyala Noë

Ont réalisé ce numéro : Clara Burgard, Térésa Brucker, Enzo Dauphinot, Anouk Heili, Iaonnis Katsaros, Eline Roane de Mathuisieulx, Beryl Noë, Nyala Noë, Fanny Stahl, Matthias Turcaud, Camilla Zerr

Contributions de : Lena Burgard, Ivan Piccon

Le Pontonews est en téléchargement gratuit (et en couleurs !) sur le site Web du C.D.I à l'adresse :
http://www.lyc-sections-internationales-strasbourg.ac-strasbourg.fr/cdi .
Vous y trouverez le dernier numéro et les archives du journal depuis septembre 2005.